

LE PLAISIR des livres

Nos collaborateurs ont lu...

□ *Katana*, de Paul Ohl/D-3 □ *Le Fils d'Ariane*, de Micheline La France/D-3 □ *Sao Bernardo*, de Graciliano Ramos/D-4 □ *Moi, Tituba, sorcière noire de Salem*, de Maryse Condé/D-4 □ *Quelques pas de danse en famille*, de David Leavitt/D-4 □ *La Reine de Saba*, de Jean Grosjean/D-4 □ *Le Coeur absolu*, de Philippe Sollers/D-5 □ *Le Royaume des mécréants*, d'Anthony Burgess/D-5 □ *L'Erreur*, de Cécil Saint-Laurent/D-6 □ *John Cassavetes*, de L. Gavron et D. Le-noir/D-6 □ *Le Défi du plein emploi*, de Diane Bellemare et Lise Poulin-Simon/D-7 □ *Entretiens avec Didier Éribon*, de Georges Dumézil/D-7 □ *Les Dots des religieuses au Canada français*, de Micheline D'Allaire/D-7 □ *Monseigneur Moreau*, de Jean Houppert/D-8

LE DEVOIR, samedi 28 mars 1987

Katana, épopée fascinante dont le héros est le Japon

Paul Ohl:
de l'art de tuer au roman,
une même
intransigeante maîtrise

GIL COURTEMANCHE

IL Y A des auteurs qui portent leur oeuvre dans leur visage dans leur façon de se comporter et de s'habiller : Kessel, par exemple, Hugo, Rimbaud, Lénine. Paul Ohl, qui vient juste de publier *Katana*, n'est pas, à prime abord, de ceux-là.

Il est habillé comme le fonctionnaire qu'il est, porte une cravate qui n'est pas très bien agencée à sa chemise rayée Arrow et coupe tout son foie de veau en petits morceaux

avant de prendre la première bouchée.

Parfois, derrière son regard clair, on a l'impression qu'il cherche, tout comme le jeune Ukiyo en méditation, la vision, si furtive soit-elle, de la divinité : la blancheur immaculée d'une lumière vive et la myriade des fleurs épanouies. Mais aussi, quand il déchaîne sa colère contre « la bête apocalyptique » qui sommeille dans l'homme nucléaire, ses yeux se figent, se glacent. Et on se rend compte qu'existe aussi chez lui la violence gigantesque, mais parfaitement contrôlée du Ninja, celui qui

est « initié des techniques d'espionnage, de déguisement, d'invisibilité et de combat »; ces guerriers mythiques du Japon ancien pour qui la nuit était un vêtement et qui tuaient silencieusement d'un seul doigt.

Ce n'est pas surprenant. Paul Ohl a déjà été une sorte de Ninja moderne, professionnel. Et d'une certaine manière, il l'est peut-être encore. Cela a peut-être commencé en 1945, dans son Alsace natale alors qu'il assiste à la retraite en catastrophe de l'armée allemande et qu'il voit arriver chez lui les premiers éléments des troupes de choc américaines.

Il a cinq ans. Quelques soldats « noirs, évidemment », précise-t-il, l'installent pour s'amuser dans un char d'assaut et tirent quelques salves. L'enfant ne panique pas et en garde plutôt un bon souvenir. On le ramène à sa mère transie d'émotions dans son conservatisme ultra-protecteur.

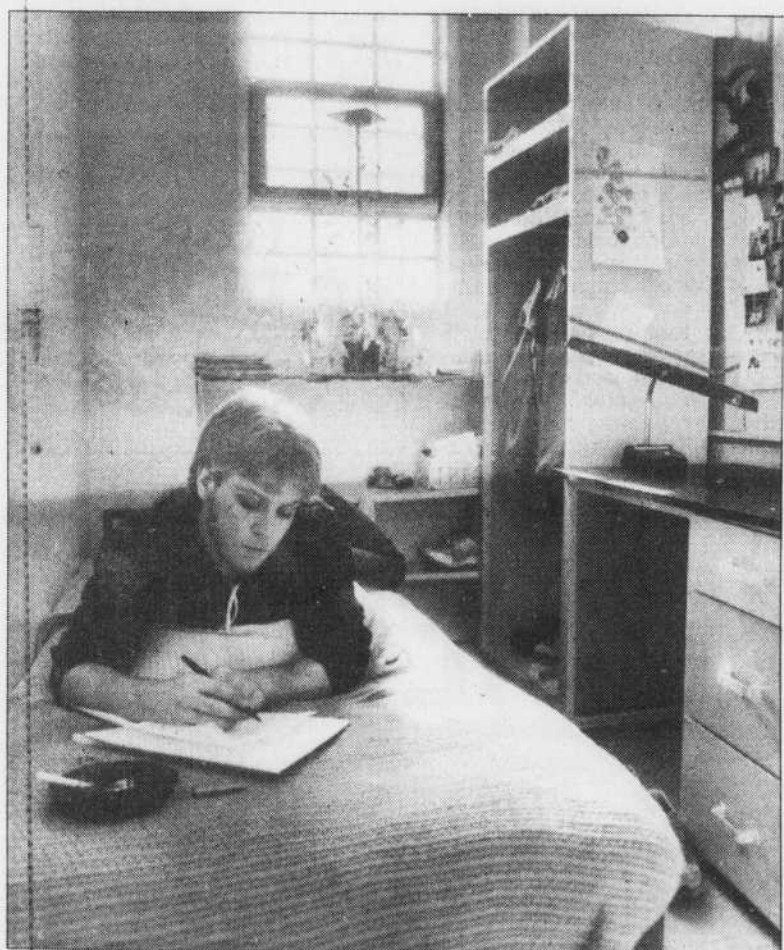
« He will make a good soldier », dit l'un des GI. Ce n'est pas évident. Le petit Paul vit en serre chaude. Il s'en

évade grâce à une imagination qu'il qualifie de « malade » et qui l'entraîne dans les aventures les plus folles dont il est évidemment le héros triomphant. L'enfant malingre qui n'aime ni sa petitesse ni sa faiblesse développe une fascination qui dure encore pour la beauté du corps, pour sa force, sa puissance, son harmonie et surtout son mystère.

Il est comme possédé du corps qu'il sublime à travers le personnage de Tarzan, « le véritable Tarzan, pas celui de Weissmuller ». Il dévore littéralement les trente volumes de Edgar Rice Burroughs et s'invente un Tarzan, magnifique bête humaine. Quand il arrivera au Canada à onze ans, il verra sa première bande dessinée et constatera que son Tarzan imaginaire était conforme à la réalité imprimée.

Suite à la page D-8

Paul Ohl :
Une violence gigantesque,
mais contrôlée,
une sorte de Ninja moderne



L'écriture en prison: à la fois thérapie et création

RENÉE ROWAN

BESOIN de briser son silence intérieur, de se retrouver, besoin de meubler le temps qui n'en finit plus de s'écouler, besoin de briser la routine du quotidien. L'écriture en prison est à la fois thérapie et création.

« Quand j'ai commencé à écrire, j'étais dans le trou, en réclusion. Je me sentais devenir fou. J'ai décidé d'écrire pour ne pas éclater. Pour l'impulsif que je suis, ça été un moyen d'extérioriser mes frustrations, de faire passer ma rage sans être de nouveau puni. »

C'était en 1985, Jean-Pierre Régis, 21 ans, avait été condamné à cinq ans de prison. Il avait tenté de s'évader. Il a écrit son manuscrit

Jean-Pierre Régis :
« J'ai décidé d'écrire
pour ne pas éclater, pour
faire passer ma rage »
PHOTOS JACQUES GRENIER

Pensées, perceptions en prison alors qu'il était incarcéré dans un établissement à sécurité maximum.

« Au lieu de taper dans les murs comme je le faisais dans les premiers mois de ma sentence, je tape sur la machine à écrire ou, étendu sur mon lit dans ma cellule, je noircis les lignes de mon cahier. »

Quand je l'ai rencontré à l'Institution Leclerc, prison à sécurité moyenne, il ne savait pas encore qu'il allait gagner le deuxième prix au concours Raymond-Boyer 1987 (section création littéraire) organisé par l'Association de rencontres culturelles avec les détenus (ARCAD).

Le manuscrit présenté par Jean-Pierre Régis n'est pas l'écho de sa vie quotidienne en prison. Il a délibérément choisi de sortir de la voie du témoignage.

« Je me suis moi-même imposé une auto-censure, raconte le jeune homme. Je ne voulais pas retomber dans ce qui avait déjà été fait par d'autres. J'ai préféré retrancher la réalité concrète pour exprimer ce que mes yeux ont pu voir de façon abstraite... ce que mon conscient a

imaginé, rêvé ou réfléchi. »

Écrits pêle-mêle, les nouvelles, les épisodes et les anecdotes ont, avec le temps et le hasard, formé une suite de chaînons qui finissent par se suivre dans le temps, explique-t-il.

Les membres du jury (des professionnels du monde littéraire ou artistique) au concours Raymond-Boyer ont noté chez Jean-Pierre Régis « une imagination débordante, d'excellentes idées, de bonnes observations, un talent évident qui mérite d'être développé. »

Toutefois, la faiblesse du français gâche un peu le plaisir de la lecture, constate le jury qui encourage le jeune auteur à s'inscrire à des cours de perfectionnement par correspondance : « Cela peut faire toute la différence entre écrire spontanément

ou devenir écrivain », indiquent les membres dans leurs commentaires.

Derrière les barreaux, les détenus écrivent beaucoup : des lettres à leur famille, des lettres d'amour à leur « blonde », de la poésie, des romans, des pièces de théâtre.

« L'écriture en prison permet l'évasion : elle permet de tailler une brèche dans la « solitude maudite » vue quotidiennement par les prisonniers », constate Jacques Garneau, professeur et écrivain qui a animé en 1982-1983, un atelier d'écriture avec un groupe de prisonniers au pénitencier Saint-Vincent-de-Paul.

Cette expérience a débouché sur un petit ouvrage intitulé *Écrire en prison* (Nouvelle Optique) dans lequel il témoigne de « l'immense cri de douleur » qui ressort de ces écrits, « cris du cœur, cris du corps emprisonné, hurlant sa peine à travers les mots. »

On n'a pas toujours « les mots pour le dire » et « ce qui se conçoit bien » ne s'écrit pas toujours clairement, remarque Jacques Garneau en pré-

Suite à la page D-8

Le nouveau rendez-vous des flâneurs du dimanche

PAUL CAUCHON

ON PEUT imaginer, comme Borges, une bibliothèque qui contiendrait tous les livres du monde, un infini labyrinthe d'histoires où le Graal caché serait le livre total, définitif, celui qui résume tous les autres, celui qui rendrait compte de la véritable circularité de l'univers.

La quête du livre impossible n'a jamais de fin, et entre les rayons débordants de la librairie je cherche un sens à ma promenade. Relire Sabat, Aquin ou Chester Himes ? Plonger dans le dernier Bilal dont les couleurs se répandent en pâte molle sur les rayonnages, chercher ma des-

tinée dans un atlas astronomique, ou saliver de gourmandise dans le « grand livre du chocolat » ?

Disons-le tout net, que les librairies soient ouvertes le dimanche est un signe de civilisation ! La bataille fut âpre, la tradition religieuse ayant longtemps prôné l'incompatibilité du dimanche et du commerce.

Mais l'Association des libraires du Québec (ALQ) veillait au grain, puisqu'elle effectuait depuis dix ans des pressions auprès des ministères concernés afin de faire changer la loi sur les heures d'ouverture. Certaines causes frappèrent l'imagination du public : la librairie Renaud-Bray eut maille à partir avec la loi, tout comme le défunt Palais du livre rue McGill, qui avait alerté les médias

par des protestations spectaculaires.

Il y a trois ans les libraires obtinrent finalement gain de cause. Il était temps, la bataille avait pris un tour politique : le livre étant vendu de plus en plus dans les tabagies qui se multipliaient à toute vitesse, les libraires québécois craignaient à juste titre que le sérieux de leur métier soit complètement noyé par les marchands de soupe. Au détriment du livre québécois, justement.

Tous les libraires vous diront comment le public du dimanche est différent. Les promeneurs sont nombreux, reposés, débarrassés des tâches quotidiennes du samedi. Ce sont souvent les mêmes habitués de la semaine qui n'ont plus à courir entre leurs heures de travail. Ce sont aussi

des consommateurs tentés par des achats impulsifs, qui ne sont pas à la recherche d'un titre particulier mais qui se laissent guider selon leur humeur, sinon d'après la disposition des étagères. Par contre, plusieurs d'entre eux ont retenu les recensions littéraires des quotidiens de la veille. Plusieurs viennent en famille, tirant carottes et poussettes. Les couples bouquent silencieusement chacun de leur côté, et les solitaires peuvent passer une heure ou deux à glaner un

Suite à la page D-8

Un public plus nombreux,
plus détendu, plus
impulsif dans ses achats
PHOTO CHANTAL KEYSER



ROBIN NORWOOD

CES FEMMES QUI AIMENT TROP

La radioscopie des amours excessives

Si vous vous retrouvez toujours ensorcelées par des hommes qui ne vous aiment pas ou ne savent pas vous aimer...
Ce livre est fait pour vous!

BEST SELLER No 1 AUX
ÉTATS-UNIS DEPUIS UN AN



COLLECTION PARCOURS
dirigée par Josette Stanké

Stanké

BEST
SELLER N°1
AU
QUÉBEC

LA VIE LITTÉRAIRE

JEAN ROYER

Mot d'auteur

DANS la dernière livraison de *L'Incunabile*, le bulletin de la Bibliothèque nationale du Québec, l'essayiste Pierre Vadeboncoeur donne un article qu'il intitule « Nelligan : notre seul romantisme ». Il rappelle avec justesse « l'échec » du génie de Nelligan, « poésie rompue dans son essor ». Vadeboncoeur écrit : « Le génie ici se manifeste d'une paradoxale façon : il manifeste son propre destin misérable. Il ne montre pas au même degré la misère du destin humain, ce qui serait victorieux. Il est touché lui-même. C'est lui qui succombe. Avant sa propre victoire, laquelle n'aura pas lieu. Mais cette histoire navrante est poésie, de même que les poèmes dans lesquels on peut s'en élever. Nelligan est, à retardement, je ne dirai pas notre seul romantisme, ce qui serait je pense exact, mais notre seul romantisme. Figure unique. C'est un beau titre de poésie, assurément, et même un titre extraordinaire. Aussi Nelligan ne meurt pas. Il est aujourd'hui plus célèbre que jamais. »

Au Conseil des arts

LE CONSEIL des arts de Canada vient de rendre publics les détails de son budget pour 1987-1988. L'affection parlementaire du conseil est de \$ 88,444,000. De ce montant, \$ 11,375,000 sont consacrés au Service des lettres et de l'édition et \$ 9,400,000 pour les bourses. Le théâtre et la musique ont des budgets de plus de \$ 15 millions et de \$ 14 millions respectivement. D'autre part, il faut noter que le programme d'aide à l'édition bénéficie d'un montant de \$ 2 millions transférés du ministère des Communications au Conseil des arts.

Salon du livre de l'Outaouais

LE SALON du livre de l'Outaouais se poursuit depuis mercredi et jusqu'à demain dans la ville de Hull. Ce salon, un des plus animés du Québec, a lieu sous la présidence d'honneur de Michel Tremblay. Plusieurs activités, dont une soirée de poésie et un minicolloque sur les écrivains et la langue, sont prévues en fin de semaine.

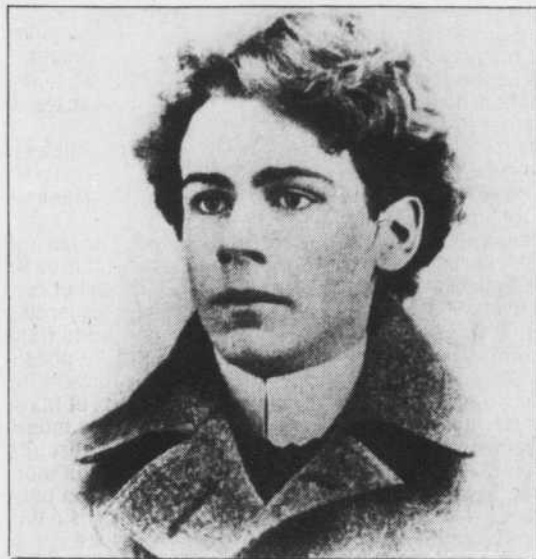
Festival national du livre

UN CONCOURS est ouvert à tout le public lecteur du Québec, à l'occasion du Festival national du livre qui se tient du 25 avril au 2 mai prochains. Il s'agit de rédiger un compte-rendu d'un minimum de 15 lignes et d'un maximum de 30 lignes faisant une description d'un roman ou d'un recueil de poésie québécoise paru depuis janvier 1985 et expliquant les raisons pour lesquelles on a aimé le livre et on le recommande à d'autres lecteurs. Les textes doivent parvenir au plus tard le 17 avril 1987 à Dominique Chénier, Festival national du livre, 1409, rue Pierce, Montréal, H3H 2K1.

Le jury, composé de Louise Myette et des journalistes littéraires Réginald Martel (*La Presse*), Yves Taschereau (*Le Matin*) et Jean Royer (*LE DEVOIR*), choisira deux gagnants pour le roman et un gagnant pour la poésie. Chaque lauréat recevra 100 volumes d'auteurs québécois offerts par le Conseil des arts du Canada. Les résultats du concours seront publiés dans les journaux.

Colloque en Ontario

AUJOURD'HUI, 28 mars, au collège Saint Michael's de l'Université de Toronto, se tient un colloque sur



Émile Nelligan

« La littérature québécoise en Ontario — diffusion, édition, réception ». L'événement est organisé par David M. Hayne, Pierre Hébert, Mariel O'Neill-Karch et Ben-Zion Shek. Parmi les sujets à l'étude, notons les rapports de notre littérature avec les manuels scolaires, les traducteurs et les enseignants. On y parlera aussi des oeuvres de Félix-Antoine Savard et de Gabrielle Roy, ainsi que du théâtre de Félix Leclerc.

Colloque sur Cendrars

LE PROCHAIN colloque de Cerisy, en France, portera sur l'oeuvre de Blaise Cendrars. Organisé par Monique Chedior, Claude Leroy et Frédéric-J. Temple, il aura lieu du 20 au 30 juillet.

LES ONDES LITTÉRAIRES

À CIBL-MF (104.5), à 19 h demain, à l'émission *Textes*, Yves Boisvert lit des poèmes d'Alain Horic.

À TVFQ (câble 35), demain à 21 h 30, l'émission *Apostrophes* a pour thème « Les chemins de la réussite ». Bernard Pivrot accueille Jean-Michel Gaillard, Daniel Dessert, Michel Schifres et Michael Moritz.

Au réseau *Quatre Saisons*, demain à 22 h, en reprise, l'émission *Claude, Albert et les autres* sur le thème de « la magie du passé » avec Ambroise Lafortune, Marcel-Marie Desmarais et Jean Tétréau, biographe de François Hertel.

Au réseau *Vidéotron* (câble 9), lundi à 21 h 30, l'émission *Écriture d'ici*, animée par Christine Champagne et Marcel Rivard, reçoit l'éditeur Gaston Bellemare, des Écrits des Forges. L'émission est reprise le mardi à 13 h 30 et le dimanche suivant à 10 h 30.

Au réseau *FM de Radio-Canada*, le *Théâtre du lundi* présente, à 21 h 30, une dramatique de Lori Saint-Martin.

Au même réseau, mardi à 21 h 30, Réjane Bougé anime le magazine d'actualité *En toutes lettres* sur la littérature québécoise.

Toujours au FM de Radio-Canada, mercredi à 22 h, dans la série *La Vie captive*, animée par Jean-Pierre Myette, Yvette Birro présente Gyorgy Konrad.

dans une entrevue aux animatrices d'*Arcade*, désigne une connaissance, une recherche et une pratique de formes qui ont trait au désir. L'adjectif « érotique » est beaucoup plus ancien que le nom « érotisme » : il date de 1556. L'érotisme, précise Marcelle Brisson, s'entend mieux dans la nuance de la théorie et pour désigner un système de modèles de comportements et de façons de vivre le désir. Voici donc, dans ce numéro d'*Arcade*, une vingtaine de récits, poèmes et courtes nouvelles qui témoignent d'une riche diversité des érotiques au féminin. On y retrouve, entre autres, les signatures de Claudine Bertrand, Dominique Blondeau, Charlotte Boisjoli, Denise Boucher, Danielle Fournier, Nicole Houde et Janou Saint-Denis.

Moebius, n° 31, « De la mémoire... les mirages », 166 pages.

EN ABORDANT des thématiques précises, la revue *Moebius* continue d'agrandir à sa façon le paysage littéraire. Gaëtan Anderson nous propose une entrevue-fiction avec Victor-Lévy Beaulieu (où est-il passé, celui-là ?). Puis des écrivains comme Hélène Rioux, Francine Campeau et Huguette Bertrand plongent dans leur mémoire. D'autres, comme Paul-André Bibeau, Lori Saint-Martin ou Gilbert Dupuis, affrontent les mirages. Plusieurs comptes-rendus de lecture complètent ce numéro.

L'Incunabile, bulletin de la Bibliothèque nationale du Québec, Montréal, 20e année, n° 3, décembre 1986.

REPORTAGES, NOTES en bibliothéconomie, recensions, réflexions livres : un peu de tout cela compose les derniers numéros de *L'Incunabile*. Dans celui-ci, on présente un fac-similé d'un portulan du 16e siècle acquis par la BN, un rappel de Pierre du Calvet, mort en 1786, une entrevue avec le cardinal Léger par notre collègue Marie Laurier, une recension du livre de René Lévesque par le rédacteur en chef du *DEVOIR*, Paul-André Comeau, un commentaire de Guy Deshaies sur le deuxième tome des mémoires de Gérard Pelletier et une réflexion de l'essayiste Pierre Vadeboncoeur sur la figure de Nelligan, « notre seul romantisme ». À noter aussi, un article de Cyrille Fecteau qui, à partir d'un ouvrage de Bernard-L. Vigor, situe la carrière politique de Louis-Alexandre Taschereau.

— JEAN ROYER

Le nouveau rêve féministe

Ghila B. Sroka, directrice de «La Parole mètèque»

LES REVUES

CAROLE DAVID

QUI, dans le milieu littéraire, n'a pas entendu parler de Ghila Benesty Sroka ? Née femme et socialiste, elle poursuit aujourd'hui sa progression obstinée, avec un nouveau projet qui ne manque pas d'audace. Après la *Tribune juive*, magazine auquel elle a donné un accent francophone dès que les libéraux ont pris le pouvoir, elle vient de s'engager dans une autre aventure en publiant le premier numéro de *La Parole mètèque* « le magazine du renouveau féministe ».

Une curieuse dialectique du commercial et de l'intime pourrait caractériser cette femme qui affirme, sans l'ombre d'un doute, avoir sa propre conception du journalisme et la ferme intention de faire école.

Élevée dans un kibboutz en Israël, Ghila Benesty Sroka a d'abord enseigné à Dalhousie University à Halifax avant de s'établir définitivement au Québec. « J'ai écrit une thèse sur Simone Weil, ce qui m'a valu d'être invitée au Canada. Je ne savais même pas où ce pays se trouvait. Alors, j'ai regardé dans un atlas et j'ai vu que Halifax n'était pas très loin de New York. » Parce qu'elle a lu, probablement dans le texte, Simone Weil, Ghila Benesty Sroka a une âme de missionnaire. À vrai dire, tout dans l'itinéraire de cette femme évoque le goût de l'entraide, des rapprochements inédits. Ghila Benesty Sroka postule l'unité retrouvée du monde. « Avec *La Tribune juive*, j'ai voulu faire connaître la culture québécoise aux juifs et la culture juive aux Québécois. » Mais elle ne pouvait se contenter de cette unique réalisation. Elle recommence. Une autre *Tribune juive*, sous un autre nom, avec d'autres acteurs. « Les collaborateurs de *La Tribune juive* sont pour la plupart des hommes. Je souhaitais un magazine qui s'adresse spécifiquement aux femmes. »

Mais quelle est donc la particularité de cette revue qui s'engage dans un marché déjà fort encombré ? Avec ses 43 pages, sa couverture sobre noire et blanche, sa présentation aérée, ce périodique entend mettre les laissées-pour-compte de son côté en affichant le paradigme mètèque, écho supplémentaire à son combat.

La majeure partie de cet entretien portera inévitablement sur des questions sémantiques. Dans son petit cahier d'écolière, la directrice de cette publication a déjà consigné le champ des possibles. Elle répond aux questions avant même qu'elles lui soient posées. Je lui demande si pour un magazine féministe, cette référence au mot mètèque ne confine pas encore les femmes dans un ghetto.

« Ici, au Québec, le mot « mètèque » n'a pas de connotations péjoratives, soutient-elle. « Mètèque » en grec signifie « étranger ». Je considère que les femmes sont des étrangères. Et nous, les immigrantes, nous sommes doublement étrangères.

res : venues d'ailleurs, nous éprouvons encore beaucoup de difficultés à nous faire accepter par les mouvements féministes existants. Notre place au sein du mouvement n'a pas été clairement définie. » Ghila Benesty Sroka n'est pas tendre à l'endroit des femmes d'ici qui ont souvent développé sans s'en rendre compte une attitude « paternaliste » et « colonialiste » vis-à-vis de leurs sœurs étrangères.

« Mètèque n'a pas l'accent du pouvoir, affirme-t-elle, je veux récupérer certains mots, leur donner une autre signification, un peu comme l'a fait Louky Bersianik. La parole des femmes immigrantes est doublement marginalisée et il faut remédier à cette situation avant qu'il ne soit trop tard. »

Partisane fougueuse, déterminée à attaquer toute forme de pouvoir et ce, sans compromis, la directrice de ce magazine s'enflamme quand je lui demande de me donner un exemple de cette attitude « paternaliste » et « colonialiste » caractéristique de certains groupes de femmes. « La CSN organise le 4 avril au Palais des Congrès une grande journée de solidarité féminine. On attend plus de mille personnes. Depuis trois semaines, j'essaie de les convaincre de se laisser une petite place pour diffuser *La Parole mètèque*. Elles m'ont ignorée systématiquement. Je suis indignée, car je considère qu'elles n'ont pas le droit de parler en notre nom si elles refusent d'afficher par un moyen ou un autre notre existence. Déjà, plusieurs organismes nous ont manifesté leur appui. Plusieurs communautés culturelles sont solidaires de notre magazine. Nous travaillons, entre autres, avec le collectif des femmes immigrantes. »

Ghila Benesty Sroka présente son magazine, appliquant ses principes non pas en termes subjectifs, mais en données presque scientifiques. Plus révélatrice encore, l'annonce de ce « renouveau féministe », qui nous permet de croire que ce printemps sera l'idéale représentation du 8 mars. « Les femmes immigrantes n'ont pas réagi à cette appellation, dit-elle, mais certaines femmes, nées ici, engagées depuis longtemps dans le mouvement féministe, se sont demandées si cela signifiait leur exclusion. » Dans le contexte actuel, renouveau risque en effet de provoquer un débat, du moins de chatouiller l'égo de celles qui ont investi corps et âme pendant les années dures.

« Renouveau prend un sens particulier dans le contexte actuel, poursuit-elle. En France, il n'existe plus de revues féministes, *Femmes en mouvement* et *F Magazine* sont disparues. Il ne reste plus que des ma-

gazines pour les nanas et les bourgeoises comme *Elle* et *Marie-Claire*. Là-bas, le mouvement féministe s'est cassé la gueule. Au Québec, nous vivons une situation bien étrange, il y a deux ministères de la condition féminine, l'un à Ottawa et l'autre à Québec, mais ceux-ci n'existent que par souci de défendre les droits et libertés des individus. Nous voulons réagir face à cette institutionnalisation du mouvement en lui donnant un second souffle. »

Je lui fais remarquer qu'il existe déjà d'autres revues telles *Communiqu'elles*, *La Vie en rose*, *Les cahiers de la femme*, *La Gazette des femmes*, *Arcade* qui accomplissent un travail différent de celui des institutions. « Oui, constate-t-elle, mais ce n'est suffisant. Il n'y a jamais eu d'espace dans ces magazines pour les immigrantes qui se sentent concernées par l'avenir du Québec. Nous avons notre mot à dire et, si nous ne pouvons nous exprimer dans ces revues, nous le ferons par le biais de *La Parole mètèque*. »

Et, puisque notre belle époque se veut résolument optimiste, la directrice de ce nouveau magazine affirme que toutes les voies du féminisme seront privilégiées. Entendez par là que la politique éditoriale n'adoptera ni ligne dure, ni langue de bois. Sans oublier le grand désordre des militantes d'hier. *La Parole mètèque* s'engage dans un exercice réaliste du social et de l'imaginaire. « La culture demeure le territoire où les échanges entre les femmes de différentes origines pourront se concrétiser », soutient Ghila Benesty Sroka.

Parce que la culture semble parfois être plus efficace que n'importe quelle potion magique, mon interlocutrice ne s'inquiète pas pour autant du clivage entre les objectifs du magazine et ses collaboratrices. En effet, la plupart de ces femmes proviennent de milieux universitaires tandis que *La Parole mètèque* veut donner la parole à des immigrantes d'origines souvent modestes. Que la lectrice se rassure, les ressources du rêve féministe ne sont pas encore épuisées.

Faut
LE DEVOIR
pour
le croire!

LA VITRINE DU LIVRE

ESSAIS

Françoise Laurent, *L'Oeuvre romanesque de Marie-Claire Blais*, Montréal, Fides, 286 pages.

C'EST avec passion que l'auteur s'attache au destin littéraire et à l'oeuvre de Marie-Claire Blais. Elle situe les livres dans leur époque, elle en commente les thèmes et la forme dans un essai qui tient plus de la critique d'accompagnement que de la critique d'autorité. Françoise Laurent a choisi de n'être pas exclusivement académique et son essai peut intéresser tous les lecteurs de Marie-Claire Blais. Des extraits d'entrevues et de critiques fondent parfois le propos de l'essayiste qui ne cesse d'interroger une des oeuvres les plus originales de notre littérature.

Micheline Legendre, *Marionnettes, art et tradition*, Leméac, 193 pages.

QUI MIEUX que Micheline Legendre pourrait nous parler de marionnettes ? Avant de fonder sa compagnie, Les Marionnettes de Montréal, Micheline Legendre avait fait le tour du monde des marionnettes et s'était initiée à cet art chez les plus grands maîtres de notre époque. Dans son ouvrage, aujourd'hui, elle situe le développement de l'art de la marionnette au Québec et dans le monde. Tributaire de la peinture, de la sculpture, de la mécanique et de la poésie, l'univers des marionnettes est présenté ici dans ses traditions et son histoire. Cette étude s'accompagne d'un grand nombre d'illustrations en noir et blanc et en couleurs.

FRANCOPHONIE

En collaboration, *L'Arbre à palabres des francophones. Colloque des Cent - 1986*, Guérin/Littérature, coll. « Francophonie », 195 pages.

À PARIS, en février 1986, plus de cent personnalités venues des domaines de la culture, de la diplomatie, de la science et de la haute technologie ont « palabré » sur ce que représentait pour eux la francophonie et ont indiqué leurs espoirs. Ce colloque se situe dans les prémices du premier sommet des pays francophones. Le recueil des textes de la rencontre, présenté par un avant-propos de Michel Têtu, nous propose une vision diversifiée de la réalité francophone à travers le monde. Il nous permet aussi de voir que c'est le Canada



Marie-Claire Blais. Photo PC

et non le Québec qui a pris l'initiative dans le domaine de la langue française. Du moins si l'on se fie à la représentation par les textes, dont deux ici sont signés par les ministres fédéraux Monique Vézina et Benoît Bouchard.

FÉMINISME

Sous la direction de Marisa Zavalloni, *L'Émergence d'une culture au féminin*, éditions Saint-Martin, 178 pages.

À PARTIR d'un colloque qui se tenait à l'Université de Montréal, des femmes de disciplines diverses ont tenté de définir « une culture au féminin ». Quelles formes peut-elle prendre dans les sciences sociales, la littérature, la philosophie et l'art ? se demandent-elles. Les auteurs de ce recueil, historiennes, écrivains, sociologues et philosophes, nous disent comment elles entrent en contact avec l'avenir et identifient les facteurs de transformation dans leurs domaines respectifs. Des textes de Louky Bersianik, Nicole Brossard, Michèle Causse, Marie-Josée Chombart de Lauwe, Françoise Collin, Mary Daly, Danielle Lafontaine, Michèle Jean, Andrée Michel, Giuseppina Moneta et Lisas A. Serbin. « Le féminisme, dit Marisa Zavalloni, est le seul angle de lecture qui permette à une femme de travailler son rapport au monde et d'y créer l'espace dans lequel il lui sera possible de s'affranchir des liens qui immobilisent sa pensée, son corps, son imagination. »

REVUES LITTÉRAIRES

Arcade, n° 13, février 1987. « Érotiques au féminin », 103 pages.

D'ABORD revue d'apprentissage, *Arcade* devient une revue littéraire dont la présence n'est pas négligeable. « L'érotisme, explique la philosophe Marcelle Brisson

LA RECHERCHE

57, RUE DE SEINE 75006 PARIS

LE
NAZISME
ET
LA "SCIENCE
JUIVE"

par P. Thuillier



en mars
DOSSIER : LA RECHERCHE
FRANÇAISE EST-ELLE EN
BONNE SANTÉ ?
par M. Callon et L. Leydesdorff
LES GREFFES DANS
LE CERVEAU
par S. B. Dunnet et A. Björklund
L'OBSESSION
par A. Michard
L'EXPLOSION DES ÉTOILES
par E. Suraud
L'ARCHÉOLOGIE D'UN PORT
MÉDÉVAL
par W. A. Van Es et
W. J. H. Verwers
L'ÉLEVAGE DES ESCARGOTS
par L. Gamot et A. Derya
ETC.

4,50\$ No 186
EN VENTE PARTOUT

OFFRE SPÉCIALE D'ABONNEMENT • Un an: 36,00\$

Je souscris un abonnement d'un an (11 n°), à la RECHERCHE, au prix de 36,00\$.

Veuillez payer par chèque établi à l'ordre de Diffusion Dimédia Inc.

Nom _____ Profession _____

Adresse _____

Ville _____ Code postal _____

À retourner accompagné de votre règlement à :

Diffusion Dimédia, 539, Boul. Lebeau, Saint-Laurent H4N 1S2.

« Un délai, d'au moins 8 semaines, interviendra entre la date de la demande d'abonnement et la réception du premier numéro. L'abonné(e) sera pour un an, à compter du premier numéro reçu. »

20 ans
Par le chemin
de la lecture

cette semaine
rég. 19,95\$
notre prix: 14,95\$

le Parchemin

Mezzanine Métro Berri-de-Montigny
505 est, rue Ste-Catherine, Montréal • 845-5243

Un sang d'aquarelle
SAGAN

argent
comptant
seulement

Un roman d'érudition au souffle immense

LETTRES QUEBÉCOISES

KATANA, le roman du Japon
Paul Ohl
Québec/Amérique, 1987,
525 pages.

JEAN-ROCK BOIVIN

MERCI, SAINT Hubert Aquin d'avoir un jour conseillé à Paul Ohl, qui écrivait des livres sur le sport et les arts martiaux, de se lancer dans la littérature épique. Combien de fois a-t-il dû vous invoquer au cours des six ans qu'il a consacrés à l'écriture de *Katana*, se demandant s'il allait se noyer avant d'aborder à l'autre rive ? L'entreprise était gigantesque de couvrir un siècle d'histoire et de sortir du même coup de l'ombre portée du *Shôgun* de James Clavell, auquel on ne peut manquer de le comparer, puisque l'un de ses deux personnages principaux est ce même Tokugawa Ieasu, seigneur de guerre, dont Clavell avait fait son héros. Plus grande encore est l'ambition de Paul Ohl. Si l'on en croit le sous-titre *Le roman du Japon*, c'est toute une civilisation, deux fois millénaire, qu'il veut dépeindre et faire comprendre. *Katana* offre tous les éléments de



Paul Ohl

(photo de l'auteur)

base du best-seller : violence, érotisme, exotisme. Mais il livre infiniment plus, misant sur l'authenti-

cité davantage que sur la séduction du pittoresque et la popularité actuelle des japonaiseries. Roman d'érudition donc, où l'on n'entrera qu'avec précaution et révérence, acceptant pendant les quelques cent premières pages l'aller-retour à la fin du livre pour consulter le glossaire des mots japonais qui émaillent le texte et la nomenclature des personnages historiques. Acceptant de s'y perdre et de revenir sur ses pas pour s'y retrouver.

L'action se déroule durant le siècle chrétien japonais (1549-1638). Les navigateurs européens sillonnent les mers, et le Japon féodal, déchiré par les rivalités claniques, s'ouvre à l'Occident, à son commerce et à sa religion. « La civilisation d'Occident leur apparaissait comme un gigantesque édifice dont la base unique était le christianisme. Ils y voyaient un secret merveilleux qui avait permis à des hommes, après tout inférieurs, d'acquiescer à une puissance formidable, de pénétrer les mystères de la nature, de fabriquer des instruments déconcertants, de construire des gros bateaux et d'imprénables citadelles. Le christianisme bénéficiait de l'admiration qu'ils vouaient aux canons » (p. 358). Nous suivons donc la longue campagne du seigneur To-

kugawa pour réunifier le Japon divisé, redonner à la dynastie des Minamoto le pouvoir du shôgun et repousser les Barbares venus d'Occident. Parallèlement, se développe l'histoire d'un personnage fictif combien plus attachant, Kikusui, par le biais duquel l'auteur nous permet de pénétrer les arcanes de cette pensée orientale où se conjuguent le culte de la mort et celui de la beauté, où parlent les jardins de pierre et les arrangements floraux, où la contemplation, la poésie et l'art de la guerre participent de la même ferveur. Orphelin et fils de Samurais, Kikusui vit dans un monastère, se consacrant à la recherche du satori par la méditation, la mortification et la prière. Jusqu'au jour où le moine à qui il a été confié lui apprend sa véritable identité et que son karma s'inscrit sous le signe du sabre, le « katana ».

Alors, nous suivons le jeune samurai tout au long de sa démarche initiatique, à travers des épreuves surhumaines. « Il faudra te durcir, le purifier, te façonner pratiquement jusqu'aux limites de ta résistance », lui dit son maître d'arme. Nous verrons naître son amour pour Fujiko, la jeune chrétienne, et regretterons qu'il soit impossible comme si, à ce point, nous n'avions pas compris que la souffrance est vertu de samurai. Roman initiatique donc où l'écrivain décrit avec la même application l'architecture d'un temple, le motif d'un tissu, le chant d'une flûte, le chemin précis d'une lame dans la chair, le feu d'un regard ou le miroitement d'un étang, le carnage d'une bataille et la beauté d'un chrysanthème, la ferveur de l'amour et les fièvres de la peur.

Un fil d'Ariane habilement tendu

LE FILS D'ARIANE
Micheline La France,
La Pleine Lune,
Montréal, 1987, 148 pages

MADELEINE OUELLETTE-MICHALSKA

IL EST RARE de trouver un recueil de nouvelles qui apporte un plaisir total, c'est-à-dire où l'art de la nouvelle, plus complexe qu'on ne le croit, trouve une écriture conforme à ses fins : proposer un univers qui sache imposer sa fascination dans l'espace et le temps réduits qui lui sont alloués, ou même en donner la nostalgie une fois la lecture achevée. C'est pourtant ce qui arrive avec l'excellent recueil que vient de publier Micheline La France aux éditions de la Pleine Lune, *Le fils d'Ariane*.



Micheline La France.

Photo François Royer

Ce beau titre, emprunté à la dernière nouvelle du recueil, éclaire l'ensemble de la thématique. Rien n'est tout à fait sûr, rien n'est totalement pur, puisqu'au monde de la conscience claire qui connaît le mobile et le choix de ses actes, s'oppose un autre monde, tout aussi réel mais plus confus, où aucun geste n'est transparent. De l'un à l'autre, le passage est étroit. Et c'est dans cette région frontalière où vie et mort se côtoient, où amour et haine s'affrontent ou même se confondent, qu'évoluent les personnages de Micheline La France.

Dans cet univers trouble et mouvant, le passé et le présent ne sauraient être confinés à des territoires précis. C'est ce que l'un des protagonistes, Rodolphe, tente d'expliquer : « Il se produit une fissure dans le temps qui m'aspire vers d'autres univers [...]. Je ne sais pas de quelle manière s'effectue le passage, je suis conscient de ce qui se passe, comme si je me tenais un peu en retrait de la scène, incapable pourtant d'intervenir. »

Explorer ce passage, saisir l'instant où s'insinue la fissure permettant l'immersion du rationnel par l'occulte, l'invasion du cœur et de l'imaginaire par la violence d'une passion ou l'intensité d'un sentiment, paraît être le but que s'est donné l'auteur. Mais il restera toujours un « je-ne-sais-pas » non élucidé, qui soutiendra la suspense narratif et débouchera sur le mystère de la vie, face auquel on se sentira impuissant soit parce que des forces extérieures agissent — et nous avons là le registre du fantastique —, soit parce que des forces intérieures commandent l'action — et nous voilà dans la tradition du récit d'analyse où prédominent les éléments psychologiques qui font évoluer le drame et lui confèrent sa valeur.

« Tu avais une façon singulière de pencher la tête sur le côté », dit encore un personnage, « comme si mes mots, mes mondes t'arrivaient de plus loin que moi. Comme si les mondes que je rapportais d'ailleurs menaçaient le tien. Comme si — l'espace d'un instant — tu te demandais qui je suis. »

Dans chacune des onze nouvelles, ce « qui je suis », interpellé dans un moment de crise, retourne à lui-même, obscur et impénétrable, comme si toute affirmation d'identité était un leurre. Comme si toute prétention à l'unité de l'être était une

méprise sinon une « imposture » — autre titre d'une nouvelle fort réussie. La présence du double est à cet égard révélatrice, le double pouvant même s'adjoindre une tierce personne en qui pourrait s'ébaucher une synthèse ou un dépassement de la dualité, tel que cela se passe dans « Emma ».

Le fils d'Ariane, c'est aussi le fil d'Ariane tendu, renoué et sans cesse rompu, où se brisent les illusions et où se fracassent les miroirs dans la traversée du labyrinthe où s'engage toute existence. Ce n'est pas un hasard si des enfants ouvrent et ferment le recueil, le monde de l'enfance étant celui du rêve, des possibles en attente qui ne se réaliseront peut-être jamais. Le bel et jeune amant imaginé de toutes pièces par l'institutrice quinquagénaire, le bateau de papier lancé sur une grande mare d'eau, la Douce pourtant féroce dont le fou Lindberg tombe amoureux sur l'île, ce « petit quelque chose (d'émou) au bord des cils » qui envoûte l'amante fascinée par l'envoûtement plutôt que par l'homme lui-même, voilà autant d'invitations au rêve que le réel décourage.

Il y a aussi ces méchancetés tapies sous les masques, ces meurtres perpétrés en une seconde où l'on se trompe de cible, ces vengeances minutieusement préparées et froidement exécutées. Il y a le théâtre de la comédie humaine, ses coulisses, ses mises en scène, ses jeux parodiques ou tragiques. Il y a cette phrase qui illustre ce qui, de l'être ou dans l'être, ne sera jamais conscientisé, c'est-à-dire entendu : « Toi, tu as une musique dans la tête que tu ne joues pas. » S'il arrive que l'on regrette parfois cette non-conscientisation chez le personnage, on se réjouit par ailleurs de l'utilisation qu'en fait Micheline La France.

Faire entendre la musique intérieure qui ne se joue pas reste pré-

QUE SONT LES MILITANTS DEVENUS?

La communauté perdue de Jean-Marc Pottle

Une enquête auprès de 26 militants et militantes de toutes les tendances.

Un premier bilan des militantismes des 25 dernières années au Québec.

26 récits de vie qui en disent long sur la grande mouvance socio-culturelle des années 60 et 70.

Un ouvrage nécessaire, un grand message d'espoir!

140 pages — 12,95\$

vlb éditeur

La petite maison de la grande littérature

POINTS

Virgule

Buster Keaton
Mémoires
Slapstick

Pierre Desproges
Chroniques de la haine ordinaire

Albert Jacquard
Cinq milliards d'hommes dans un vaisseau

Oreste Saint-Drôme
Comment choisir son psychanalyste

Gilles Vigneault
Le grand cerf-volant

Robert Benayoun
Les dingues du nonsense

Sue Townsend
Les aventures d'Adrian Mole 15 ans

Renard
Mistral gagnant

Pascal Bruckner
Le palais des claque

9.50\$ 6.95\$

10.75\$ 9.50\$

9.95\$ 6.95\$ 9.50\$

SEUIL

CHEZ Champigny LA MOITIÉ DE NOS LIVRES ONT PLIÉ BAGAGE!

* La Librairie Champigny entreprend la dernière phase de ses rénovations. Durant les travaux, l'étage demeure ouvert, mais le rez-de-chaussée est temporairement installé à quelques pas vers le sud, dans le local qu'occupait Sirbain. Pour l'occasion, des milliers de prix coupés, des réductions incroyables, tout un événement...

20% SUR TOUS LES FORMATS DE POCHES

20% DE RABAIS SUR NOS 50 BEST-SELLERS

9H à 21H • SEPT JOURS

Champigny

Librairie Champigny inc.
4384, rue St-Denis
Montréal (Qué.) H2J 2L1
(rez-de-chaussée)
STATIONNEMENT À L'ARRIÈRE

Librairie Champigny inc.
4474, rue St-Denis
Montréal (Qué.)
(étage seulement)
844-2587

Grandeur et décadence de Paulo Honório

LETTRES ÉTRANGÈRES

SAO BERNARDO
Graciliano Ramos
Gallimard,
collection « du monde entier »,
1986
(traduit du portugais
par Geneviève Leibrich)

ÉMILE OLLIVIER

JE CONNAIS un millier de gens qui projettent d'écrire, un jour, un roman. Généralement, ils renvoient cette entreprise au lendemain, à plus tard, la gardent pour leur retraite. Ils auront, entre temps, le temps de passer l'arme à gauche, sans avoir écrit une seule ligne. Paulo Honório aurait pu se trouver dans cette situation si, deux ans après le suicide de sa femme, il n'avait choisi le moyen du récit, pour décortiquer les menus faits et événements de son existence, et essayer de déterminer comment il a pu devenir cet être brutal, égoïste, cruel qu'il est aujourd'hui.

Au moment où s'ouvre le roman, Paulo Honório a cinquante ans. Cinquante ans, âge approximatif puisque, déjà adulte, il s'est attribué une année de naissance, en empruntant des détails au registre de baptêmes

de la paroisse et choisi une date d'anniversaire, faisant coïncider celle-ci avec la Saint-Pierre. Pour meubler sa biographie, aucune référence. Mais Paulo Honório ne s'embarrasse pas de cette incertitude; il y trouve même quelque avantage. Il est la souche d'une famille, ce qui lui évite d'être affligé de parents pauvres, engeance qui a l'habitude de s'insinuer sans vergogne, dans l'intimité de ceux qui font leur chemin dans la vie.

Du plus loin qu'il remonte le courant de ses souvenirs, Paulo Honório a toujours méprisé l'école et les livres, ce qui d'ailleurs ne manquera pas de l'embarrasser quand il décidera d'écrire le récit de sa vie. Alors, il planifia une curieuse division de travail en engageant des nègres. (Quelle appellation!) Le curé de la paroisse se chargerait de la morale et des citations latines; tel veillerait à la ponctuation, à l'orthographe, à la syntaxe; tel autre s'occuperait de la typographie et le rédacteur en chef du journal local, de la révision littéraire; lui, Paulo Honório, tracera le plan de l'histoire, y introduira des rudiments d'agriculture et d'élevage, règlera les factures et mettra son nom sur la couverture. Après il ne lui restera plus qu'à souder les directeurs de journaux pour assurer le succès de sa publication. Le tour sera joué et il pourra voir son nom figurer au palmarès de ceux qui contribuent à l'essor des lettres nationa-

les. Les résultats furent navrants; un tel « tissus d'âneries » qu'il congédia ses collaborateurs. Paulo Honório venait de découvrir que l'écriture est une pratique solitaire.

Au fil de la lecture, on découvre le passé peu reluisant de ce personnage aux idées extravagantes. Cet homme du *Certão*? qui avait commencé par être guide d'aveugle, vendeur de gâteaux puis ouvrier agricole, fit systématiquement la chasse à l'argent, qui semblait la fuir. Après un séjour en prison (au cour d'une altercation, il avait administré un coup de couteau à un rival) il finit par trouver les moyens de s'élever au-dessus de sa condition. Muni de connaissances glanées rapidement dans des manuels, Paulo Honório, homme de sac et de corde, acquit une « fazenda »: Sao Bernardo où il fit régner une brutalité sans scrupule, taillant sans merci ses subalternes, maltraitant les paysans, escroquant ses voisins, tirant les ficelles en coulisses lors des échéances électorales. Sao Bernardo était son royaume. Il y était maître et seigneur des vies et des biens. Malgré cet empire, Paulo Honório était rongé par la solitude. Certes il avait insufflé un essor à ce pays perdu de Sao Bernardo, fait construire maisons, chapelle, école. Il était entouré d'une poignée de fidèles: des flagorneurs, des domestiques plutôt que des amis. Sa vie au quotidien se déroulait sans « jupon

précis ». Un beau matin, il décida de prendre femme, beaucoup plus pour des raisons fonctionnelles que par désir, ainsi entrèrent en scène Madalena et sa chaperonne de tante, Dona Gloria.

Madalena était une femme d'humble condition mais instruite. Ce ne fut pas sans réserves qu'elle accepta de venir s'enterrer dans ce trou de Sao Bernardo. Très vite, elle prit parti pour les paysans, dénonça la cruauté de Paulo Honório, au grand dam de celui-ci qui, entretemps, se consumait de jalousie, avec toute la gamme de comportements afférents: soupçons, méfiance, sentiment d'orgueil blessé, agressivité et cruauté. Un jour, il ramassa un feuillet qui traînait dans le jardin. Scène exemplaire de brutalité et de cynisme. Madalena se donna la mort plutôt que d'obéir à la loi d'airain de Paulo Honório. Mais coup de théâtre, ce feuillet n'était qu'une partie d'une lettre d'amour et d'adieu à Paulo Honório lui-même.

Perte irréparable, aggravée par le vent de révolution qui souffle sur le Brésil. Honório se retrouve dans le camp des vaincus, ruiné physiquement, moralement, économiquement.

Sao Bernardo est le troisième roman de Graciliano Ramos après *Enfance* et *Sécheresse*. *Mémoire de prison*, film du cinéaste brésilien Nelson Pereira Dos Santos, qui avait retenu

l'attention de la critique au festival de Montréal il y a deux ans, est une adaptation d'un roman en cours de traduction.

La version originale de Sao Bernardo a été publiée en 1936. Nous sommes loin du réalisme fantastique d'un Borges par exemple ou du réalisme merveilleux d'un Garcia Marquez ou d'un Alejo Carpentier. Ici, fidèle au courant de l'époque, la veine exploitée est celle du réalisme social. Quelle maîtrise! Cette histoire de propriétaire terrien, de latifundiste, dans le sertão brésilien, terre oubliée de la terre et des dieux, nous fait humer toute l'odeur de l'Amérique latine. L'hululement des chouettes dans le beffroi de l'église,

traduit le malheur des hommes, leur difficulté de vivre, tant les pesanteurs sociologiques sont lourdes. L'art de Ramos est de mettre en relief cet aspect des choses à travers le visage de Paulo Honório. Sa maîtrise, c'est celle de cette conscience qui se fouille, au mitant de sa vie, avec humour et finesse. Le roman se lit d'une seule traite, comme on boit un grand verre de lait après la sieste. Si un soir lecteur, lisez ce texte qui dévoile un autre rapport avec les mots, avec la mémoire, rompt, sans cuivre ni clairon avec le langage utilitaire. Sao Bernardo, lénifiant comme le parfum des fleurs d'orangers.

Malaises d'une civilisation

LETTRES AMÉRICAINES

QUELQUES PAS DE DANSE EN FAMILLE
David Leavitt
nouvelles traduites de l'américain
par Jean-Yves Pouilloux,
Denoël, 233 pages

GUY FERLAND

UNE FAMILLE unie, que c'est beau! Snif! Ça rappelle le bon vieux temps, lorsque le mari courbatu de fatigue, mais satisfait du devoir accompli, rentrait à la maison où sa femme l'attendait pour le dorloter, lui préparer son souper, lui allumer sa télévision, en un mot, le servir. Les enfants étaient sages et se faisaient oublier dans un coin. Tout était pour le mieux...

Mais voilà qu'aujourd'hui tout l'édifice familial s'écroule. Les femmes gagnent leur indépendance, les enfants ne respectent plus leurs parents, les époux sont souvent démunis, le cancer s'insinue dans chaque famille, tout homme peut devenir homosexuel, même chose pour les femmes, bref, les sujets de dispute et de séparation augmentent à un rythme effarant. C'est ce nouveau désordre amoureux que met subtilement en scène David Leavitt dans son premier livre, *Quelques pas de danse en famille*. Ce manuel de nouvelles, intelligent et agréable à lire, est écrit d'une main de maître. À 25 ans, Leavitt connaît toutes les arcanes de la narration. Ses dialogues sont vivants et vraisemblables. Ses descriptions percent les carapaces des personnages. Et souvent, en une phrase, le jeune auteur stigmatise tout un plan de la réalité familiale d'aujourd'hui. Par exemple, lorsqu'un jeune homosexuel amène son amant chez sa mère pour les présenter l'un à l'autre et qu'il dit à son ami: « La culpabilité va de pair avec le territoire », on comprend toute la gêne et le non-dit

qu'il y a dans leur rencontre, et l'impossible solution de la situation. Ou encore, cette phrase qui résume à elle seule toutes les frustrations des Nord-Américains: « *Vraiment la laideur est une trahison* ».

Les chimiothérapies, les soupers silencieux, les soirées à regarder la télévision, les vacances tendues, les relations impossibles entre divorcés, c'est cette nouvelle vie de famille que David Leavitt découpe à froid et expose au grand jour. Le mensonge américain de la belle vie californienne se transforme vite en cauchemar climatisé. Et le jeune écrivain sait poser les questions qui font vraiment mal: « *Qu'est-ce qui fait qu'on n'a jamais aucun mal à abandonner un ami qu'on aime pour n'importe quel amant?* ».

Tout l'art de Leavitt consiste à jouer de biais le moralisme et le mensonge en mettant en situation des êtres ordinaires pris au piège de la vie moderne. « *Quand tous les hommes que vous aimez ne peuvent que s'aimer entre eux* », répétait ensuite Célia à qui voulait l'entendre, « *vous n'y pouvez rien, mais vous commencez à vous demander s'il y a quelque chose qui ne va pas dans le fait d'être une femme* ».

On l'aura compris, *Quelques pas de danse en famille* est un des meilleurs livres américains des dernières années. Par sa perspicacité et son écriture efficace, par le regard implacable qu'il pose sur la société d'aujourd'hui, David Leavitt deviendra sûrement un grand auteur.

Une vérité historique qui fait mal

MOI, TITUBA, SORCIÈRE NOIRE DE SALEM
Maryse Condé
Mercure de France, Paris, 1986

ALICE PARIZEAU

AVEZ-VOUS la mauvaïse conscience de l'homme blanc?

Moi, Tituba sorcière noire de Salem est un roman bien fait pour que ressurgissent de l'ombre les spectres d'un passé sinistre. Le puritanisme tout d'abord de ce dix-septième siècle où les immigrants fraîchement arrivés en Amérique du Nord de leur Écosse, ou de leur Irlande natales y apportent la crainte de l'enfer, le goût du soufre et la recherche passionnée d'une vertu dont l'hypocrisie efface aussitôt toute la valeur. Plus proche des règles du Coran que de la véritable tradition chrétienne, cette philosophie autorisait toutes les cruautés. Ce fut l'époque où les femmes soumises et dépendantes, il va sans dire puisque l'un ne va pas sans l'autre, acceptaient les brutalités des mâles bien pensants. C'était même là, l'émanation d'une véritable caricature de l'ordre divin.

Ce qui dans la vieille Europe était filtré, la Sainte Inquisition mise à part, par le sens critique des classes dominantes, les frasques des nobles

et le génie des artistes, était au Nouveau Monde étrangement proche de la régression de l'être humain. Dans un tel climat tout ce qui était différent devenait par le fait même suspect et passible de punition suprême. Les Blancs faisaient preuve de cruauté entre eux, mais ceux qui étaient au bas de l'échelle, les Noirs, les esclaves, constituaient les souffre-douleurs d'une société qui pour des raisons économiques ne leur reconnaissait pas le droit d'avoir une âme.

La belle Tituba et John l'Indien, l'homme qu'elle aime, venus de la Barbade à Boston avec leurs maîtres, subissaient, chacun à sa manière, les effets de cette cruauté.

Le mérite de la romancière consiste dans l'art de camper les personnages qui représentent les diverses facettes de l'esprit de l'époque. Tituba qui raconte à la première personne sa vie et celle des femmes qui lui ont été chères, a une morale qui se situe à un autre niveau que celle de ses maîtres. Il y a son amour des enfants, son désir de faire du bien, de soigner et de guérir. L'homme, l'Indien, joue le jeu des maîtres blancs. Farceur, habile et séducteur, il parvient à conquérir une veuve fortunée et à se bâtir une existence. Amou-

reuse, Tituba note que «... certains hommes qui ont la vertu d'être faibles, nous donnent le désir d'être esclaves!», puis, répudiée, poursuit son propre chemin. Elle pardonne à ses maîtres leur conduite, mais refuse d'accepter le sort fait à son peuple. Torturée, emprisonnée, sauvée par un Juif qui lui aussi est rejeté par la société bien que sa peau soit blanche, Tituba réalise son rêve et retourne à la Barbade parmi les siens, mais là aussi on la pourchasse. Elle est bonne, elle est brave et un peu sorcière grâce à ses pratiques de guérisseuse et elle aime l'amour. Ses sœurs noires lui pardonnent mal tout cela!

Un beau roman où les nuances sont respectées, où la cruauté et la violence s'accompagnent d'une dimension très humaine qui se situe ailleurs et met en relief l'absurdité de la condition de tous, peu importe la couleur de la peau, face à la mort.

La révolte des esclaves de la Barbade se terminera par les exécutions sauvages, mais le simple fait d'avoir eu le courage d'oser, leur donne des lettres de noblesse. Le roman de Maryse Condé dérange et en même temps parvient à reconstituer une atmosphère depuis longtemps oubliée qui met en relief ce qui de nos jours encore, malgré les acquis de

notre civilisation et de notre culture, demeure dans un certain sens parfaitement actuel. En même temps, c'est en somme une mise en garde contre l'intolérance, telle qu'elle existe toujours dans certains contextes socio-culturels.

Car il s'agit d'un roman qui en dehors de l'histoire apporte à travers son héroïne une image très pure de la femme et de sa capacité d'aimer qui en fait la victime de la contrainte. Dans les collectivités noires, elle s'exerce d'une manière différente, mais elle existe autant au niveau des individus, des familles, que des groupes.

Maryse Condé a le mérite d'écrire dans un style efficace qui rejoint le lecteur et qui est dépourvu de ces accents pénibles où le romancier se fait moraliste. Par ricochet, elle explique aussi, involontairement sans doute, pourquoi les sectes religieuses et les divers rites, tel le Voodoo, entre autres, ont encore de nos jours une telle emprise sur certains esprits qui cherchent un sens à leur statut de parias. Avec l'aide des sorciers et des faux prophètes, les impuissants font face ainsi au grand rêve collectif du progrès et de la réussite qui demeure, pour eux, impossible à atteindre.

Saba: la passion arabe du roi Salomon

LA REINE DE SABA
Jean Grosjean, Gallimard

NAÏM KATTAN

DEPUIS quelques années, nous avons pris l'habitude de lire régulièrement les ouvrages que Jean Grosjean puise dans la Bible. On le connaît comme poète, comme traducteur de la Bible. Des ouvrages comme *Le Messie*, *Les Beaux jours*, *Élie*, *Darius*, *Pilate* et *Jonas*, se situent entre le récit et le roman, la fidélité au texte et la liberté de l'imaginaire. Ainsi, quand il raconte l'histoire de Jonas, de Pilate ou de Darius, Grosjean nous offre sa lecture du texte et une lecture de cette qualité et de cette envergure relève de la création.

Dans *La Reine de Saba*, je perçois un changement, un cheminement nouveau. Le propos est fidèle certes à l'histoire mais il est à la fois serein,

primesautier, drôle. La gravité de la maturité voisine avec l'ardeur de la jeunesse qui loge parfois à la frontière de l'impertinence adolescente. On connaît l'histoire de la reine de Saba. Cette grande dame arabe se découvre au contact du roi Salomon, jeune et amoureux. Elle admire le roi, respecte le chef mais c'est l'homme qu'elle aime et qui la fait vibrer. À ses côtés, Salomon n'oublie pas qu'il est roi et qu'elle est reine, ce qui ne l'empêche pas d'aller, hantant, à la rencontre de l'amour et de célébrer, dans la ferveur, la beauté de l'amoureuse. Rarement a-t-on réussi à parler de l'amour avec tant de gravité qui laisse la porte ouverte à la simplicité et à l'amusement.

On lit ces pages ardentes avec émoi et le sourire. De toutes les forces qui dictent le destin de l'homme, l'amour, semble dire Grosjean, est la plus grande, celle qui bouleverse imperceptiblement, quasi discrètement. Comme dans ces autres récits,

Grosjean décrit les mouvements du cœur et de l'âme quand il parle des arbres, du vent et des sentiers. Il mêle les genres: récits descriptifs, dialogue dramatique et cette fois une nouveauté, le sonnet. S'il a un style, c'est qu'il se moque des styles. Rien ne vaudra, quand tu seras vainqueur de tous les dieux qui règnent sous le ciel, ton seul instant de détresse essentielle

qui t'a permis de connaître mon cœur.

Car ta sagesse est moins ce que tu sais que d'en savoir assez la pauvreté pour ne chercher ta vie que dans l'autre âme.

Et ton pouvoir est moins ce que tu peux que d'avoir pu changer ta vie si peu qu'il t'ait fallu le secours de mon âme.

Génie et folie: il y a un lien

NEW YORK (AFP) — Une étude psychiatrique d'une trentaine d'écrivains qui a duré 15 ans semble confirmer l'existence d'un lien entre la maladie mentale et la créativité artistique, a rapporté le magazine américain *Psychology Today* dans son édition de lundi.

Selon l'étude citée par le maga-

zine, « il apparaît qu'une tendance maniaco-dépressive peut, chez un individu créatif, faciliter l'accès à des expériences d'une intensité et d'une richesse inhabituelles ». Une étude plus approfondie fournirait probablement « une image moins romantique du génie », mais elle ajouterait à la compréhension.

QUINZAINE DE LA SPIRITUALITÉ

26 mars — 12 avril 1987

JUSQU'À **20%**

DE RÉDUCTION SUR NOS LIVRES DE
SPIRITUALITÉ EN MAGASIN

Vous y trouverez des ouvrages d'auteur(s) tel(le)s: B. Bro, M.-M. Davy, M. Teresa, M. Quoist, A. Sève, J. Vanier, J. Beaulac, H. Le Saux, Y. Girard, C. Carretto, A. von Speyer, C. de Hueck Doherty, La Spiritualité orientale, les Grands Mystiques, etc...

Renseignements:



LIBRAIRIE DES ÉDITIONS PAULINES

4362, ST-DENIS, MONTRÉAL

Qué. H8J 2L1 (Métro Mt-Royal) (514) 849-3585

DIEU...AUJOURD'HUI

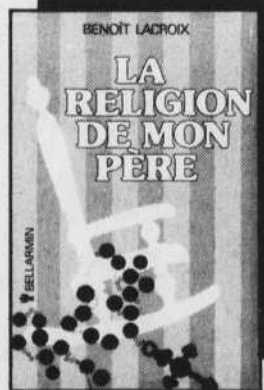
LUNDI LE 6 AVRIL 1987 à 19h30



**CONFÉRENCE
DU
P. ANDRÉ SÈVE**

**LIEU:
CENTRE ST-PIERRE,
1212 PANET,
MONTRÉAL**

Participation aux frais:
2,00\$



La religion de mon père

par Benoît Lacroix

306 pages, ill. 15 \$

L'auteur présente, avec son humour bien connu, l'image de son père et de toute une époque religieuse.



Vazni Sastanak. Rendez-vous important à médugorie, premiers habitants du Québec.

par Lise Baril-Leclerc

147 pages, 12,95 \$

Parlant la langue du pays, l'auteur nous propose une rencontre avec les "voyants" et avec tous les habitants de ce petit village de Yougoslavie.



Éditions Bellarmin

8100, boul. Saint-Laurent

Montréal — Tél.: (514) 387-2541

LE PLAISIR des
LE PLAISIR
LE PLAISIR
LE PLAISIR
LE PLAISIR

livres

Féerie pour un autre temps

ANDRÉ BEAUDET

SOLLERS EST toujours vivant. Quelle calamité ! On croyait en avoir fini avec lui, avoir tout dit sur lui, et voilà qu'il remet ça. Il va falloir tout recommencer, se raviser ou se répéter, lui inventer d'autres sobriquets et quolibets. Quelle infortune que la vie littéraire ! On ne sort pas facilement du ressentiment ambiant. Il y a toujours quelqu'un pour nous le rappeler. C'est comme ça. Et Sollers revient, entre deux tranches de *Paradis*, pour raconter en direct les vagabondages de son dernier séjour en enfer. Il vient tout juste d'émerger, aussi léger, intolérable, comique, féérique même, et il a titré cette chronique *Le Coeur Absolu*. C'est une farce ? Une vraie farce. J'entends déjà les rires rentrés et, avec eux, leur demande compressée : mais qu'attend-il pour se taire et retrouver enfin, comme Ulysse et Dante qu'il ne cesse de citer, sa Pénélope ou sa Béatrice éternelle ?

Qu'est-ce que *Le Coeur Absolu* ? Une façon de sortir du temps sans le retrouver, de dépenser du « temps trouvé ». Sans quoi on reste dans le temps, c'est-à-dire dans l'ennui. C'est tout ? Mais oui, absolument tout. Il a fallu à Sollers plus de 400 pages, inutiles et inutilisables, pour narrer cette expérience. C'est aussi un moment terrible pour celui qui, sujet à l'écriture et donc au temps, entre de plain-pied dans le cœur du temps. Il lui faut trouver le cœur, puis le point de sortie pour que, s'offrant au temps, il le dépense. Il a même toutes les chances de se retrouver seul dans cette aventure-là. Tant pis pour lui, me direz-vous, personne ne lui a demandé de se mettre le cœur à nu. Soit ! Mais Sollers, lui, a tout son temps pour écrire cette usure du temps en prise directe sur les corps qui s'ennuient sans le dire. Et cela lui suffit pour sonder « le genre humain » de plus enfoncé dans « une atmosphère d'implacable débilisation ». Sous la forme d'un roman écrit en pleine course, à la première

personne, au plus près d'un présent en acte et sans reste.

Je n'ai pas correctement répondu à votre question ? L'anecdote vous intéresse ? Le narrateur, Ph. S., est un écrivain qui est censé faire une adaptation télévisée de *La Divine Comédie* de Dante pour le compte d'une société nippo-américaine. En proie à de fréquentes crises de dyspnée cardiaque, il décide de changer d'air. Pour guérir, il fonde à Venise, avec quatre amis, une société secrète dont « chaque membre est seulement tenu de n'être pas ennuyeux ». *Le Coeur Absolu* est le nom que se donne cette communauté élective et négative qui affirme, sans délai et sans arrière-pensée, « la vie comme féerie ». Ce prince d'existence explosive est au cœur de la société secrète, comme le notait Bataille. Ses membres se soumettent volontairement à l'évidence du moment. Il leur suffit de décoller. Le corps est un lapsus, le sexe un moment magnétique de méditation transitoire entre corps parlants. Tout le contraire du suicide, du solipsisme, du nihilisme.

Sollers n'invente pas de personnages, « ce sont les personnages qui se présentent et (l')entraînent dans leurs aventures ». De sorte que tous les grands noms sont susceptibles de devenir des personnages de roman. Convoqués hors de leur temps, télécopés, infiniment interprétables, ils se retrouvent à l'étrangement contemporains. Dante avec Bach. Racine avec Rodin, à travers Casanova venu remplacer un instant Saint-Simon. Il est donc question de littérature, de théâtre, de musique, de peinture, de la chronique de mœurs ? Et de théologie aussi. Lisez l'entretien sur Dante (p. 410-414) entre Ph. S., *Doctor in peccato*, et le cardinal Albani : Éblouissant et enjoué. Le Pape ? Toujours présent, en contrepoint au roman qui, comme vous le savez, est né de son opposition à la Rome savante. Et derrière Rome, aujourd'hui, prend corps un complot polonais dont s'occupe activement la

LE COEUR ABSOLU
Philippe Sollers, Gallimard



Philippe Sollers.

Photo Jacques Robert/Gallimard

LECTURES CROISÉES

société secrète. D'autres figurants ? Quelques têtes d'affiche ou non, capées sur le vif à leur insu. Il n'est même pas nécessaire de connaître leur véritable identité. Les femmes ? Sans elles, il n'y aurait pas de roman. Question de temps ! Elles sont là, pas toutes évidemment, mais nombreuses et de plus en plus pressantes. Elles circulent et surveillent, intimant S. à « rester dans le temps », non sans avoir vérifié au passage si ses affirmations tiennent le coup. À savoir ? Qu'il est possible de sortir à

temps de maëlstrom du temps Qu'il est possible de jouer en le disant, sans délai, à l'instant.

Vous voulez que je me résume ? *Le Coeur Absolu* ? L'invention d'un néantomètre, calculateur qui mesure « le coefficient d'irradiation de la néantisation permanente sur l'animal humain ». *Sollers* ? « Je suis pour le sexe zen sur fond de conversation hypercultivée. »

Bref, lire Sollers, c'est prendre la chance d'une communication en rire majeur.

N'ayez plus peur de votre liberté retrouvée.

Le confort du libertin

CAROLE DAVID

ROMAN ? Chronique libertine des temps modernes ? Depuis qu'il a adopté le registre du lisible, Philippe Sollers n'a pas pour autant abandonné l'attitude provocatrice. En montrant le « sujet » écrivain dans tous ses états, son dernier roman, *Le Coeur Absolu*, fait du lecteur un voyeur qui participe, souvent malgré lui, à une révolution romanesque. Le style Sollers, qui se veut à tout prix le contraire de tout, ramène au degré zéro le rapport entre réalité et fiction. De là naît l'ultime provocation. Le roman n'existe plus, plus encore : il apparaît comme une forme désuète. Car il serait illusoire de prétendre que l'enjeu de ce *Coeur Absolu*, à l'instar de *Femmes* et *Portrait du joueur*, ne réside que dans le récit des expériences intimes et des rêveries fantasmagiques d'un intellectuel. L'ancien directeur de *Tel Quel* est en encore à l'ère du soupçon.

Le narrateur, un certain Ph. S., qui ressemble à s'y méprendre à l'auteur, on s'en doute, s'efforce d'être un homme de son temps. Écrivain, publiciste, scénariste, il étale son savoir entre deux poudres érotiques. Philosophe de boudoir, Ph. S. nous ouvre en quelque sorte son journal intime d'intellectuel revu et corrigé où il rend compte de l'actualité et de ce qu'il faut en penser.

À travers ce spectacle, une mince trame romanesque : des Américains puis des Japonais commandent à Ph. S. une adaptation cinématographique de *La Divine Comédie*. Les Japonais finiront par se désister, mais ce sera le prétexte idéal pour le héros de gloser en exégète averti sur l'œuvre de Dante.

Les deux complices du narrateur, Liv et Sigrid, l'une comédienne et l'autre philosophe, jouent les faire-valoir de cet auteur en quête d'un personnage sur mesure. L'habit de Casanova lui convient, celui de Sade ajoute une connotation très dix-huitième siècle à son appareil et à son écriture, aspect non moins négligeable de cette entreprise. Si anachronique que peut paraître ce déguise-

ment, il affirme ce qui, de la vie et de l'écriture, sont désormais indissociables. Que le véritable écrivain se lève ! Philippe Sollers et Ph. S. gardent leurs privilèges respectifs et sous la plume de l'un se cache l'identité de l'autre.

Le Coeur Absolu travaille avant tout à assurer le confort du libertin, à affirmer son image de décadent professionnel. Le syndrome du déclin prend ici une dimension européenne. Ph. S. nous en met plein la vue : obsédé par lui-même, il travaille à s'accomplir dans un processus de guérison. Malheureusement, sida, cocaïne et partouzes ne sont pas des ingrédients qui assurent à tout coup la modernité et la pertinence du propos.

Le narrateur quinquagénaire a le monopole du savoir et de la culture et il affiche aussi en guise de trophée ses nombreuses conquêtes. Toutes les femmes en sont folles. Don Juan révèle des fantasmes d'un intellectuel. Ph. S. fait ainsi œuvre absolue. Il se prend pour Dieu et, en narrateur omniscient, il convoque le lecteur à devenir son disciple.

Après *Femmes* et *Portrait du joueur*, on est tenté de dire que Philippe Sollers a pris un coup de vieux et, qu'à vouloir à tout prix faire scandale, Narcisse sème son ego à tous vents. Certains seront impressionnés par ce Don Juan parfait et subjectif, témoin de son époque. D'autres seront profondément agacés par ce totalitarisme intellectuel.

Ce n'est pas un hasard si Ph. S. se réclame du Pape dont il admire soignant la prestance. Dans ce roman, où Bataille et Klossowski veillent sur leur fils spirituel, l'expérience des limites s'investit de sacré : S. Liv, Sigrid et deux jeunes musiciens ont fondé à Venise une société secrète, le Coeur Absolu, pour aller jusqu'au bout. La sexualité s'inscrit ainsi dans une dramaturgie religieuse réservée à quelques initiés. Comble de l'extase, Ph. S., en divin marquis, nous offre à l'occasion des extraits de son *Carnet rouge* écrit dans un langage codé.

Et, si Sollers s'était trompé de siècle ? Demain, il fera l'apologie des troubadours pour se guérir de la promiscuité sexuelle.

«Le Nouveau Testament» selon Anthony Burgess

LE FEUILLETON

LE ROYAUME DES MÉCRÉANTS
Anthony Burgess
Grasset, 464 pages

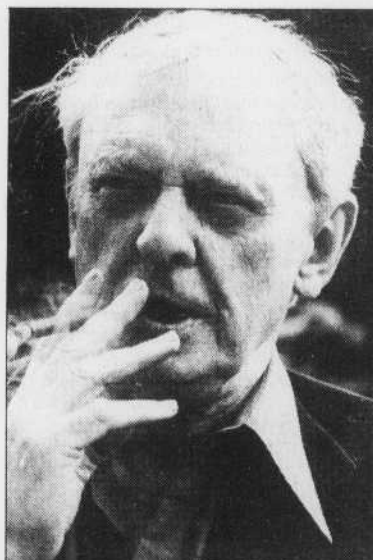
LISSETTE MORIN

NUL AUTRE romancier d'aujourd'hui, sans doute, ne pouvait retrouver comme l'a fait Anthony Burgess l'Histoire sainte de son enfance catholique, à Manchester, dans la protestante Angleterre, cette Histoire sainte que potassèrent sans doute à la même époque les enfants du Québec, pour en faire un roman tout plein de bruit et de fureur.

Le Royaume des mécréants, qui fut de ce monde, par opposition au Royaume de Dieu qui ne l'est pas, c'est, au premier siècle de l'ère chrétienne, l'Empire romain décadent, la Palestine après la mort de Jésus, et les tribulations des 12 apôtres, les compagnons du Christ appelés à propager la Bonne Nouvelle. Cadre connu, sans doute, pour la plupart de ses lecteurs, mais sujet traité par Burgess à la façon qui lui est propre : un style flamboyant, d'une truculence telle, parfois, qu'on se prend à souhaiter que certains prédicateurs légalistes de notre époque « l'empruntent » pour secouer leurs trop tranquilles fidèles dans les églises à demi-vides...

Comme Burgess lui-même, le narrateur de ce roman vit en Suisse, « dans une villa abîmée, sise au flanc d'une colline », qui domine un lac de la province d'Helvétie ou, précisément, « les effets de l'exécrable parodie d'empire qu'est le règne de Domitien ne m'atteignent guère, hormis lorsque, chaque année, son percepteur vient me rendre visite. Pour lui je dois alors convertir un de mes moutons ou une de mes chèvres en sesterces et en abattre un ou une de plus pour son seul divertissement. »

Ce Sado, qui passe ses derniers jours à regarder les Alpes « embrouillardées », se décide « à coucher par écrit » ce que son père lui imposa en guise de devoir filial, c'est-à-dire relater la carrière de Yehoshua Naggar, alias Jésus Naggar, ces deux



Anthony Burgess

noms désignant le charpentier Jésus. Le narrateur du *Royaume des mécréants* écrit en un grec qui « n'est ni celui d'Homère ni celui d'Eschyle, qui, sabir incorrect et fangeux, manque de sel attique et, saccharinité oblige, me fait souvent grincer les dents. C'est donc à la langue même que j'écris, et non à celui qui la pratique, qu'il faudra vous en prendre ».

On aura compris, à partir de cette seule citation, que Burgess n'a pas abandonné, pour raconter l'histoire du *Déclin de l'empire... romain* et la montée du christianisme, sa langue extraordinairement imagée que le traducteur nous restitue de mieux qu'il le peut... Mais l'intérêt de ce roman transcende ce qu'il est convenu d'appeler « la littérature ». Anthony Burgess, qui en est à son 40e ouvrage (il faut rappeler que, très malade, condamné par les médecins, il commença d'écrire, pour survivre physiquement et matériellement, passé la quarantaine), a visiblement beaucoup fouillé les sources historiques, s'est penché sur les manuels des spécialistes de la vie quotidienne sous l'Empire romain. Ce qui ne l'empêche aucunement de nous montrer les apôtres dans leur vie d'hom-

mes simples et naïfs, ou encore l'apôtre Paul « philosophe » avec les penseurs grecs qui méprisent cette nouvelle religion.

Il y a, dans *Le Royaume des mécréants*, des pages tout à fait extraordinaires, sur les derniers jours de Tibère, parti de Capri pour retourner à Rome; sur le martyre d'Étienne, première victime de la persécution romaine (quasi insoutenable, cette lapidation, « vue » par Burgess, quand on songe que le supplice est encore pratiqué dans les pays du Moyen-Orient); la conversion de Paul, sur le chemin de Damas, ses innombrables voyages, par mer et par

Suite à la page D-6

LE QUÉBEC
QUÉBEC MONTRÉAL
Cécile-Marie Bouchard et Joséphine Thibault

POUR NE PAS ÊTRE UN TOURISTE DANS VOTRE PROPRE PAYS

Vous désirez faire connaissance avec la cuisine québécoise? Vous avez envie de moules et de frites? Vous ne mangez que de la cuisine végétarienne? Vous ne connaissez pas le salon de thé Chez Babou? Ou la discothèque (gay) Garage Club? Vous fréquentez les antiquaires? Les galeries d'art?...

Il faut lire **LE QUÉBEC** de Cécile-Marie Bouchard et Joséphine Thibault — En librairie à 14,95\$

dans la collection **LES CARNETS DU VOYAGEUR** GALLIMARD aux éditions GALLIMARD

Parus dans la même collection: ANTIQUES, CALIFORNIE, ESPAGNE, FLORENCE, GRANDE-BRETAGNE, GRÈCE, LONDRES, MEXIQUE, LE MIDI, NEW YORK, PARIS, ROME et VENISE

POINTS Roman

Michel Braudeau
Naissance d'une passion 6,95\$ 9,50\$

Dominique Garnier
La femme publique

Italo Calvino
Palomar

Patrick Besson
Dara

Pascal Bruckner
Parias

Patrick Grainville
Le paradis des orages

Rose Vincent
Le Soleil et la roue

William Boyd
Comme neige au soleil 6,95\$ 9,95\$

SEUIL

ÉCOUTE, SULTANE
ANNE-MARIE ALONZO

136 pages — 12,95\$

I'HEXAGONE • POÉSIE

ANNE-MARIE ALONZO / ÉCOUTE, SULTANE

- Un nouveau Anne-Marie Alonzo, s'adressant à l'être aimé.
- Entre prose et poésie, *Écoute, Sultane* se présente à la fois comme un récit d'enfance et comme une lettre d'amour. Mais il offre surtout à entendre la voix dense et sensuelle d'Anne-Marie Alonzo.
- Une écriture mouvementée qui se déplace entre une Égypte réelle et une Égypte mythique.
- Une voix unique, une oeuvre majeure.



I'HEXAGONE

POÉSIE

DIFFUSION: QUÉBEC LIVRES



LE PLAISIR
LE PLAISIR
LE PLAISIR
LE PLAISIR
LE PLAISIRdes
livres

Roman noir: cherchez la femme

L'ERREUR
Cécil Saint-Laurent
préface de Jacques Laurent
Mercure de France

SERGE TRUFFAUT

LA PHILOSOPHIE, quand on l'enseigne, suppose naturellement une bonne consistance de l'histoire des idées. C'est là une de ses grandes vertus à la condition, notamment pour celui qui pratique le professorat, qu'on ne la laisse pas envoler tous les neurones qui circulent dans nos petites têtes. Quand tel est le cas, on devient facilement, si on tombe entre des mains manipulatoires, une bonne poire.

Dans une large mesure, c'est ce qui est arrivé à Daniel Normand, ac-

teur central de *L'Erreur*, roman policier signé Cécil Saint-Laurent, alias Jacques Laurent qui, invidemment, siège depuis peu à l'Académie française. C'est là une autre erreur, mais qui n'a rien à voir avec notre histoire.

C'est Daniel Normand, plus fort en thème qu'à l'oral, a rédigé un cahier dans lequel il raconte les circonstances entourant la mort de Xavier Colombier, qui fut son condisciple à l'Université. Ce pauvre Colombier, on l'a retrouvé dans une chambre d'auberge, le front fendu par une hache.

Ce cahier, baptisé jaune parce que telle est sa couleur, renferme le mystère de cet assassinat. C'est du moins l'espoir du commissaire Vane qui, « depuis la reprise des relations textiles entre la France et l'Angleterre, s'habillait volontiers en tweed ».

Aux côtés du commissaire, il y a l'inspecteur Denon « le plus jeune, très mignon, complet anthracite et cravate ardoise, chaussures à triple semelle, coiffure en poule à la dernière mode ». Et puis, il y a Rosetti qui, « se signalait par une élégance toute méditerranéenne, chaussures de daim, ceinture en faux crocodile, noeud papillon mauve ». Enfin, l'inspecteur Weber, « sanglé dans un complet kaki, les cheveux en brosse, il évoquait plus un militaire qu'un policier ».

Même si Laurent a cantonné Weber dans un rôle plus que secondaire, il lui a accordé une phrase qui vaut son pesant d'or tellement elle résume bien cette histoire menée tambour battant. « Je n'aime pas ces histoires d'intellectuels... Ce n'est ni

chair, ni poisson. Voilà des gens qui ne savent ni aimer ni tuer clairement ».

Car, effectivement, ce cahier écrit par un intellectuel ne fait pas toute la lumière sur la mort de Colombier. Dans son récit, Normand va relater fidèlement tous les faits sauf celui qui concerne... et qui mérite le détour.

Sans dévoiler le secret de Normand, on peut tout de même remarquer que le mobile de cet acte sanglant ce n'est pas un vulgaire braquage de banque mais bel et bien... l'amour. C'est que nous sommes en compagnie de fils et filles de grandes familles bourgeoises qui dédaignent les buts plateaux mercantiles.

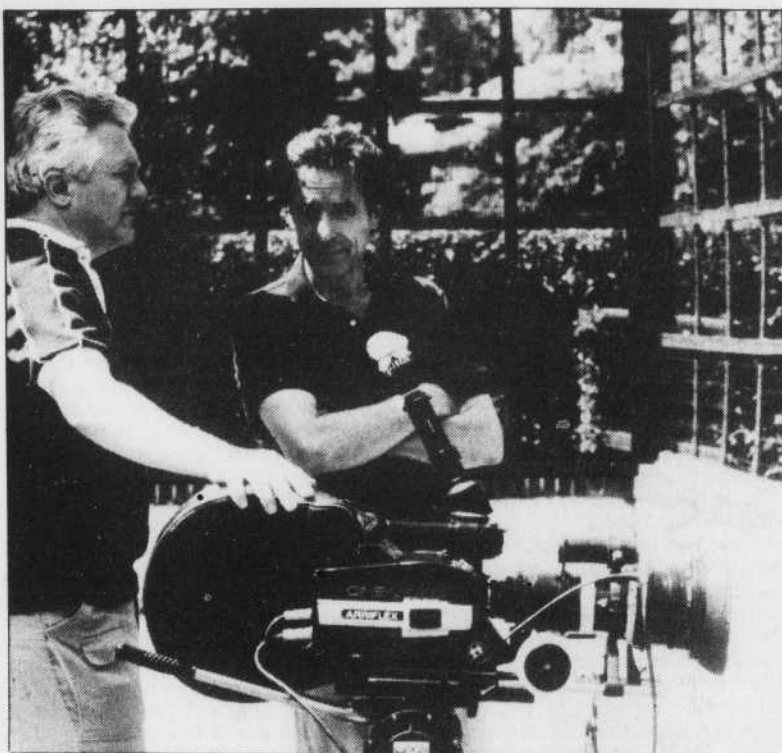
Et qui dit mobile amoureux, dit chercher la femme.



Jacques Laurent, alias Cécil Saint-Laurent

PHOTO JACQUES GRENIER

John Cassavetes: tremblement de coeur



John Cassavetes (à droite) sur un plateau de tournage.

Photo Cannon Films, Inc

JOHN CASSAVETES
Laurence Gavrion et Denis Lenoir
Rivages/Cinéma, 176 pages.

ENTRETIENS ET PROPOS: JEAN RENOIR
dossier réalisé par Jean Narboni
Ramsay/Poche cinéma,
165 pages

MARCEL JEAN

ON PEUT affirmer que John Cassavetes fait des films comme le grand Charlie Mingus jouait de la contrebasse. Indépendant, brillant et sincère, Cassavetes fait du cinéma par conviction, du cinéma incroyablement inspiré et libre. Rien d'étonnant à ce que pour son premier film, *Shadows*, réalisé en 1957 (l'année même où Mingus fondait son groupe), Cassavetes ait choisi de parler du racisme ordinaire et ait niché Mingus sur la bande sonore.

Cas à part dans le cinéma américain, cet ancien acteur (on se souvient qu'il était l'austre de *Rosemary's Baby*, de Polanski) a vite compris qu'il n'avait pas sa place à Hollywood et que son cinéma serait plus à l'aise dans le Bronx et dans Harlem que sur Sunset Boulevard. Lorsqu'on a un talent original et que nos idées sur le cinéma ne correspondent à rien de ce qui se fait, inutile d'es-

sayer de s'imposer à l'intérieur du système. Cassavetes s'en est rendu compte en réalisant *Too Late Blues* et *A Child is Waiting* pour les studios. Si *Too Late Blues* demeure malgré tout un film intéressant, il n'en est pas de même pour *A Child is Waiting*, dont le montage fut supervisé par Stanley Kramer et que Cassavetes renie toujours. A ces deux expériences malheureuses avec les studios, ajoutons *Big Trouble*, film réalisé en 1985 et que la Columbia refuse toujours de distribuer.

C'est donc à New York, au milieu de ses amis et de sa famille (sa femme, Gena Rowlands, est son interprète de prédilection), que Cassavetes a mis au point son esthétique. Laurence Gavrion, auteur de la première monographie consacrée à ce cinéaste à être publiée en français, y décrit bien ce style si singulier. Dilatation du temps, expérience de la durée, improvisation des dialogues, prédominance de la direction d'acteurs sur la technique, utilisation de comédiens non-professionnels, emploi systématique du plan séquence, alternance entre les gros plans saisis à la longue focale et les longs plans filmés à l'objectif grand angulaire dans des lieux restreints, autant de caractéristiques qui font de Cassavetes un cinéaste original.

Mais, dans son *John Cassavetes*, Gavrion refuse de situer le cinéaste dans une perspective historique. De ce fait elle ne parle jamais de l'influence qu'a eu le cinéma direct sur son travail et ne parle pas non plus de l'impulsion qu'il a donnée au cinéma indépendant new-yorkais.

Voilà la faille majeure de ce livre qui demeure, malgré tout, de bonne qualité. Un bon livre, parce que Gavrion se passionne pour les *A Women Under Influence* et autres *Opening Nights* et que ses observations sont presque toujours justes. On ne peut qu'être d'accord avec elle lorsqu'elle parle d'un cinéma caractérisé par une caméra parfois hésitante, abrupte, cahotique même dans certains plans. Des angles bizarres, des cadres irréguliers, une image donnant une impression de grain, presque sale... De même un son qui n'est jamais d'une clarté parfaite, où les bruits des alentours s'entremêlent aux voix des différents personnages qui de surcroît parlent souvent en même temps... (p.53)

Aussi, elle truffe son texte d'extraits fort révélateurs des propos de l'auteur de *Love Streams*. Pour moi, l'acteur est la force créatrice fondamentale, parce que si son approche est bonne, le film est réussi, et le travail de l'équipe est à la limite se-

condaire. J'admire et j'aime les gens qui sont à la caméra, mais ils veulent faire du bon boulot, rien de plus... (p.46)

A la liste des réserves à émettre s'ajoute une introduction inutilement sirupeuse (Cassavetes est un bel homme, soit, et puis après!), tandis que la liste des points positifs ne serait pas complète sans que soit mentionnée la solide filmographie commentée par Denis Lenoir.

★ ★ ★

Je m'en voudrais de ne pas signaler une importante réédition, celle de *Jean Renoir, entretiens et propos*, publié à l'origine aux Cahiers du cinéma. De *La Règle du jeu* à son travail en Inde, de *La Grande Illusion* à sa période américaine, Renoir y parle de tout à l'intérieur d'entretiens intelligemment dirigés par François Truffaut, Michel Delahaye, Jean-André Fieschi et Jean Narboni, ainsi qu'à l'intérieur d'une conversation avec Jean-Louis Noames, survenue à Hollywood en 1963.

La littérature portant sur Renoir est abondante, mais on aurait tort de passer à côté des propos et écrits du cinéaste, car ils constituent une mine de renseignements essentiels à la bonne connaissance de son oeuvre, l'une des plus riches de l'histoire du cinéma.

Penser l'Utopie

L'UTOPIE AUJOURD'HUI
Guy Bouchard, Laurent Giroux
et Gilbert Leclerc,
PUM et Éditions de l'Université
de Sherbrooke, 1985, 267 pages.

« Utopies »
Anthropologie et Sociétés, 1985,
vol. 9 no 1.

HEIDEGGER ET LE PROBLÈME DE L'ESPACE
Didier Franck,
éditions de Minuit, 1986,
132 pages.

HEINZ WEINMANN

« TANT QUE les philosophes ne seront pas rois dans les cités ou que ceux qu'on appelle aujourd'hui rois et souverains ne seront pas vraiment et sérieusement philosophes... la cité (idéale) que nous avons décrite ne sera pas réalisée. » Ainsi parlait Platon dans sa *République*, première cité idéale, fondatrice, si l'on ne veut pas remonter au déluge, c'est-à-dire au Gilgamesh.

Évidemment, nous sommes revenus depuis belle lurette de cette utopie platonicienne ou, plutôt, nous avons reconnu comme utopique la place que Platon pouvait assigner au philosophe dans la cité. Loin d'être le grand garant d'une cité idéale devenue réalité, le philosophe ne survit pas à une éventuelle prise de pouvoir, de même que l'utopie meurt de sa propre réalisation. Utopie et philosophie n'existent que dans leur distance critique face au Réel, face au Pouvoir. Comme l'a dit joliment Ernst Bloch, un des philosophes modernes qui, pendant toute sa vie, a

pensé l'utopie, donc l'a mise à distance : « On a besoin de la longue-vue la plus puissante, celle de la conscience utopique la plus aiguë pour pénétrer la proximité la plus proche. »

Laurent Giroux, professeur de philosophie à l'Université de Sherbrooke, dans une étude collective intitulée *L'Utopie aujourd'hui*, manie avec bonheur cette longue-vue de l'utopie qui, paradoxalement, nous découvre ce qui nous est le plus étranger et, partant, le plus lointain : notre réalité la plus proche. Par un voyage épistémologique passionnant, il nous mène d'abord sur « les chemins de la raison » en partant de l'utopie platonicienne dont il montre bien le caractère onirique pour ensuite, dans de belles pages, analyser l'utopie de la raison éclairée « telle qu'elle se présente dans l'oeuvre politique de Kant », notamment dans son étonnant « projet de paix éternelle » (Kant, le premier pacifiste allemand !).

Après avoir départagé utopie et réalité dans l'oeuvre de Marcuse et de toute une littérature libertaire des années 60, l'auteur nous conduit sur les voies des utopies fictives en servant de près l'*Écologie* d'Ernest Callenbach. Enfin, il nous engage sur les *Holzwege* de Heidegger, réputés pour être difficilement praticables. « Chemins qui ne mènent nulle part », comme on traduit communément *Holzwege* en français ? Pour l'auteur, ce chemin conduit droit vers le lieu utopique heideggerien par excellence, vers l'Être qui est en même temps volement (*Verborgenheit*) et dévoilement (*Entborgenheit*).

À ceux (rares, je sais) qui voudraient continuer sur les traces de Laurent Giroux pour explorer la spatialité chez Heidegger, il s'offre le beau livre de Didier Franck, *Heidegger et le problème de l'espace*. Laurent Giroux, en cheminant de Platon à Heidegger, déplace la notion d'utopie. Quelle meilleure façon pour dire qu'il la pense ?

C'est ce qu'on ne saurait dire de l'étude de Guy Bouchard, intitulée « Eutopie, dystopie, para-utopie et péri-utopie ». Certes, ses connaissances sur le vaste sujet de l'utopie sont quasi encyclopédiques. En témoigne une bibliographie d'auteurs qui ont pratiqué l'utopie comme genre de même que ceux qui ont écrit sur l'utopie. Le but visé par l'auteur : en arriver à un classement typologique de l'utopie et des genres connexes comme la science-fiction, en se basant sur les définitions souvent contradictoires que donnent de l'utopie les ouvrages critiques.

On se croirait en pleine rage structuraliste : en établissant des catégories, des sous-catégories, en multipliant, en permutant, l'auteur en arrive à 1,344 ! En parfait utopien, Guy Bouchard n'a de cesse qu'il n'ait trouvé sa case à chaque atome utopique. Si l'on peut lui savoir gré d'avoir introduit des termes opératoires qui facilitent l'analyse, comme *eutopie* (cité idéale) et *dystopie* (la « mauvaise » cité, genre 1984), il s'en tient, dans ses classements, uniquement à des critères formels, aux citations des autres, bref, à la lettre de l'utopie, tuant par là même ce que Bloch a appelé l'« esprit de l'utopie ».

Car l'utopie, plus qu'un non-lieu, est un entre-lieu, un entre-deux, un

neutre (*ne-uter*, ni l'un, ni l'autre) comme l'a bien dit Louis Marin. À la fois imaginaire et idéique, irréelle et portée à changer la réalité, etc., l'utopie, par définition, est ce qui échappe à la définition, puisqu'elle est à cheval sur les frontières (un vrai *border line* épistémologique !) des genres, des attitudes existentielles. Surtout, l'étude de Guy Bouchard nous laisse avec cette question : pourquoi, finalement, l'utopie traditionnelle, la cité idéale, telle que Thomas Morus l'a conçue, se dégrade-t-elle en dystopie, en « utopie négative » comme elle apparaît chez Orwell et chez Huxley ?

Heureusement, l'excellent numéro de la revue *Anthropologie et sociétés*, consacré justement à l'« Utopie », grâce à l'article percutant de Jean-Jacques Wunenburger, « L'utopie au pouvoir ou le pouvoir de l'utopie », répond à cette question. Les *dystopies* genre 1984 ne font que refléter, tout en grossissant ses effets, la structure bureaucratique et médiatique actuelle. Si le monarque jadis fut doté d'un pouvoir absolu, il n'investissait pas tous les domaines de la vie privée. Or, aujourd'hui, un pouvoir anonyme, par capillarité, pénètre dans les moindres parcelles de notre vie privée. Nous sommes branchés sur le système, de même que le système est branché sur nous. « *Big Brother* » (le Système) nous regarde en même temps que nous le regardons. Nous vivons dans un système déréalisé de simulacres (voir Baudrillard, *Stratégies fatales*). La distance face à la réalité devient utopique, puisqu'il n'y a plus de réalité, donc plus d'utopie, autrement que comme reflet de ce système médiatique totalitaire.

Le dernier Zinoviev

PARIS (AFP) — Alexandre Zinoviev décortique avec une minutie, une précision et une logique de chercheur scientifique le mécanisme du pouvoir politique et des services secrets en URSS, dans son dernier ouvrage, *Para bellum*, édité en français.

Écrit par petits chapitres qui peuvent se lire indépendamment les uns des autres, dans ce style concis, d'humour à froid, qui caractérise l'auteur des *Hauts de l'avenir*, de *L'avenir radieux* ou de *Homo sovieticus* pour n'en citer que quelques-uns, ce « roman » démonte le mécanisme des activités de renseignement en URSS, de la prise de décision.

On approche le secrétaire général, en l'occurrence Andropov

et son entourage, c'est-à-dire ses coéquipiers du KGB dans les plus hautes sphères de cet organisme. C'est la grandeur et la décadence d'un haut fonctionnaire qui a la main sur tout ce qui concerne l'intoxication de l'Occident. Son surnom, l'Occidental, sa façon de travailler, sa conception de l'Ouest, le travail des agents en Allemagne notamment, tout est passé au crible avec une lucidité et un humour corrosif.

Puis, un beau jour, vient la chute : l'*apparatchik* aura déplié ou, plus exactement, son protecteur ne sera plus là. Il lui faut céder la place et il n'aura même pas droit à une nécrologie de première classe après tous les services rendus à la patrie.

Anthony Burgess

Suite de la page D-5

terre : les « conversations » avec ses compagnons, avec Luc, Timothée, Barnabé : tout cela « dialogué » d'une façon si vivante, parfois truci-lente, que l'intérêt ne faiblit jamais.

Comment peut réagir, à la lecture de ce « roman », un docte et savant commentateur de l'Écriture sainte ? Ce n'est sans doute pas le genre de question que se poseront les lecteurs, souvent éblouis par la force, la puissance de l'écriture du romancier Burgess. Bien entendu, il ne faudrait pas prêter au romancier habile plus de vertu qu'il n'en a. « Dieu *best-seller* ! », titrait récemment un magazine parisien. « À croire que le catholicisme, ajoutait l'auteur (Jérôme Garcin) est ce qu'on fait de plus chic, de plus « mode », actuellement : tous les chemins mènent au pieu. La culture, au plus haut des cieux ! »

Anthony Burgess, même s'il a choisi d'écrire sur deux royaumes, celui des mécréants et celui « qui n'est pas de ce monde », que les apôtres ont choisi d'atteindre par la voie difficile, et jusqu'au martyre inclusivement, est de son siècle. Il n'empêche qu'il arrive, dans *Le Royaume*

des mécréants, à ressusciter — sans jeu de mots ! — un monde que tous les croyants de la terre ont appris à connaître, dès leurs premières leçons d'instruction religieuse mais que la vie s'est chargée de leur faire oublier. Un livre passionnant... issu en droite ligne de... la passion du Christ ! Un livre qui charrie sans aucun doute les faits et les événements historiques mais également toutes les légendes. Dans un désordre qui n'est qu'apparent, Burgess maîtrisant son récit jusqu'à la fin, jusqu'à l'agonie de son narrateur, Sadoq, fils d'Azor, qui vit ses derniers moments « parmi les chèvres aux pis innombrables ».

Les admirateurs de ce romancier prolifique doivent déjà attendre que le « dernier » Burgess soit traduit en France. Il est intitulé, en version originale chez l'éditeur Arbor House : *The Pianoplayers*... Et c'est, pour une fois, pour la première fois depuis *Beard's Romand Women*, qui est de l'année 1976, un roman bref. Dont on dit grand bien chez les critiques anglo-saxons.

De quoi souffler, après avoir tourné la page 464 du *Royaume des mécréants*.

les herbes rouges

PARÉ

DESSENT



■ Claude Paré, La seconde tour — 3,00\$
■ Jean-Marc Desgent, Deux amants au revolver — 3,00\$
■ abonnement 10 nos, 20,00\$ ■ ci-joint ■ chèque ■ mandat postal

les herbes rouges

C.P. 81, bureau E, Montréal, Québec H2T 3A5

Nom.....
Adresse.....
Code postal.....

Vient de paraître

1986 Volume 10 numéro 3 — 9 \$
CORRESPONDANCES: LA
CONSTRUCTION POLITIQUE
DE L'OBJET ESTHÉTIQUE

David Howes, Le sens sans parole:
vers une anthropologie de l'odorat

Jean-Claude Muller, Trois leçons
de muséologie rukuba (Nigeria
central)

Ok-Kyung Pak, La fonction esthétique
de la maison longue minangkabau

Elliott Moore, Médiation et praxis
dans un tableau d'Henri Matisse

Ntumba Muena Muanza, Chants et
contes du Kasayi (Zaire)

Eric Schwimmer, Le discours politique
d'une communauté papoue

et d'autres articles

À paraître

1987 Volume 11 numéro 2

AMÉRIQUES LATINES

UNIVERSITÉ
LAVAL

Faculté des sciences sociales

À paraître

1987 Volume 11 numéro 1
ENJEUX ET CONTRAINTES:
DISCOURS ET PRATIQUES
DES FEMMES

Marilyn Strathern, L'étude des
rapports sociaux de sexe:
évolution personnelle et évolution
des théories anthropologiques

Huguette Dagenais, Méthodologie
féministe et anthropologie: une
alliance possible

Françoise Braun, Matriarcat,
maternité et pouvoir des femmes

Mona Étienne, Rapports de sexe et
de classe et mobilité socio-
économique chez les Baoulé
(Côte-d'Ivoire)

et d'autres articles

ABONNEMENT

3 numéros/an: 18 \$
12 \$ étudiant(e)
30 \$ organisme

Envoyez nom et adresse, mandat ou chèque
à:

Université Laval
a/s Anthropologie et Sociétés
Département d'anthropologie
Cité universitaire
Québec, Canada
G1K 7P4

LE PLAISIR des livres

À la recherche du plein emploi

La solution social-démocrate est-elle exportable?

LE DÉFI DU PLEIN EMPLOI, un nouveau regard économique
Diane Bellemare et Lise Poulin Simon
Éditions Saint-Martin
Montréal, 1986, 530 pages

POSSIBLES
« Un emploi pour tous », volume II, numéro 2, hiver 1987

ALBERT JUNEAU

LES SUCCÈS des pays sociaux-démocrates en matière d'emploi n'ont pas fini de surprendre et de susciter la curiosité des économistes à la recherche de la « formule » qui éliminerait le fléau le plus redoutable des sociétés industrielles : le chômage. D'une décennie à l'autre les spécialistes reprennent invariablement la même interrogation : pourquoi des pays comme la Suède, la Norvège et l'Autriche réussissent-ils, de manière quasi permanente, à maintenir le plein emploi, alors qu'ailleurs, au Canada notamment, le niveau des sans-travail restent nettement plus élevés ?

Deux économistes québécoises, Diane Bellemare et Lise Poulin Simon, ont tenté leur tour d'apporter des réponses à cette question dans un volumineux ouvrage intitulé *Le Défi du plein emploi, un nouveau regard économique*, publié aux Éditions Saint-Martin. Mais les auteurs n'ont pas voulu se limiter à l'analyse des pays sociaux-démocrates. Ce qui



Lise Poulin Simon



Diane Bellemare

les intéresse avant tout ce sont les applications concrètes qu'elles peuvent en tirer pour le Canada et le Québec.

Les deux parties de l'ouvrage traduisent bien les préoccupations des auteurs : la première trace un bilan de la stratégie économique canadienne et québécoise « axée sur la logique des intérêts privés », alors que la seconde propose une nouvelle politique basée sur les « intérêts économiques de l'ensemble de la société ». L'entreprise est ambitieuse, voire périlleuse.

Les conclusions du duo Bellemare-Poulin Simon n'étonnent pas. Les succès des pays sociaux-démocrates,

soutiennent-elles, viennent du fait que le plein emploi a été considéré comme un objectif prioritaire, alors qu'ailleurs il ne constituait qu'une résultante de la croissance économique. Mais ils s'expliquent aussi largement par des conditions institutionnelles particulières qui favorisent le rapprochement de ce que les auteurs appellent les groupes stratégiques (syndicats, patrons...) et leur participation aux principales décisions économiques.

Après avoir fait ressortir les limites des politiques mises en œuvre au Canada et au Québec depuis la Deuxième Guerre mondiale, les auteurs proposent rien moins qu'un

scénario institutionnel de plein emploi. Ce scénario comporte cinq volets :

— une politique macro-économique, relevant du gouvernement fédéral, mais définie dans un forum multipartite auquel participeraient non seulement les provinces mais aussi les groupes stratégiques ; en amendant sa composition et son mandat, l'actuel Centre canadien du marché du travail et de productivité pourrait jouer le rôle de table ronde nationale ;

— une politique active du marché du travail sous la responsabilité des provinces ; cette politique impliquerait, par exemple, d'améliorer l'insertion de certains groupes au marché du travail, de faciliter la mobilité des travailleurs, d'intensifier la formation professionnelle ;

— une nouvelle administration provinciale chargée de la politique du marché du travail ; elle serait elle aussi multipartite, regroupant des représentants du gouvernement, des milieux d'affaires, des syndicats et des administrations locales ;

— une réforme de l'assurance-chômage axée sur la stabilisation de l'emploi (au lieu de la stabilisation des revenus comme ce fut le cas jusqu'à maintenant) et la régionalisation de l'administration des fonds ;

— et, finalement, le développement économique régional sous l'autorité des provinces.

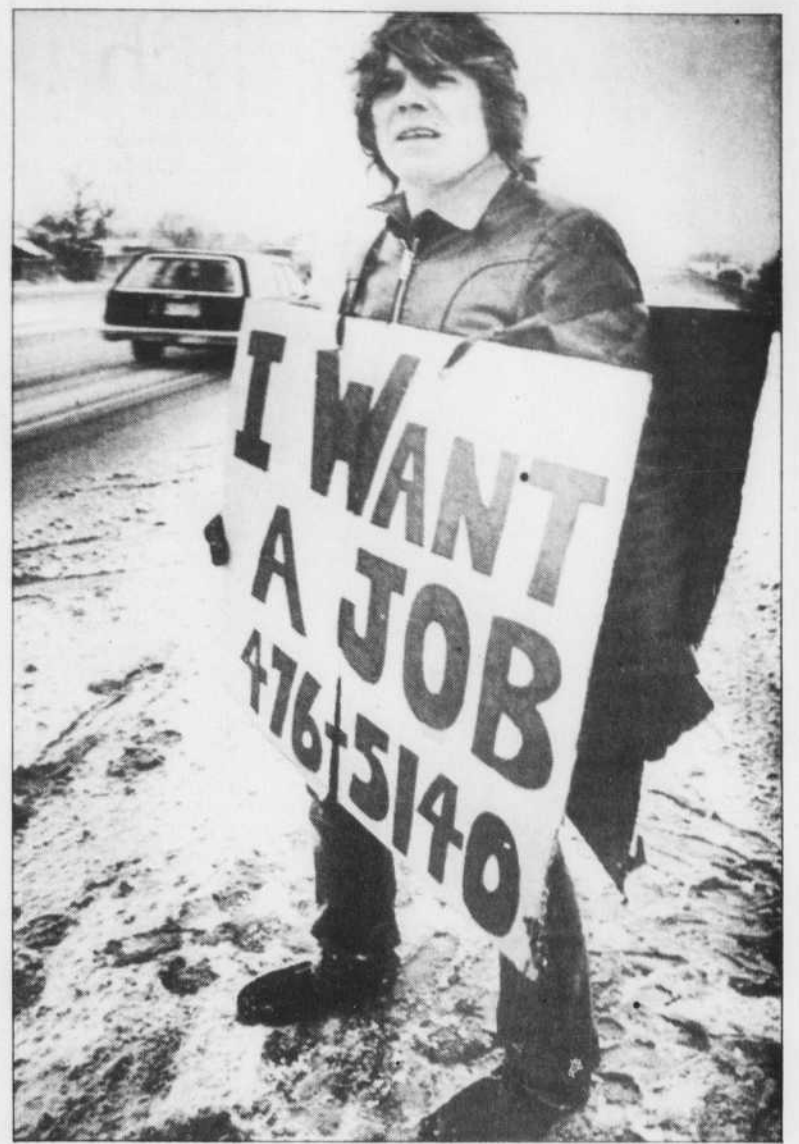
En fait, les auteurs reprennent, en les adaptant au contexte canadien, les quatre conditions fondamentales qu'elles dégagent des expériences menées en terre social-démocrate : l'engagement politique, la participation, l'engagement institutionnel et la décentralisation. Leurs observations sont justes : dans chacun des pays étudiés on remarque effectivement une volonté politique réelle qui se traduit par dans des politiques et surtout dans des institutions spécifiques où l'État et les groupes stratégiques se concertent.

Mais les deux économistes sous-estiment les fondements sociologiques et politiques de la social-démocratie : l'implémentation de syndicats unifiés et des partis socialistes, un régime de relations de travail qui privilégie une très forte centralisation des négociations collectives, une concentration du pouvoir politique et économique entre les mains des dirigeants des groupes stratégiques et de l'État, sans parler de l'affaiblissement du rôle des parlements dans les grands choix politiques. On s'étonne d'ailleurs que les deux économistes ne se soient pas davantage inspirés des études sur le corporatisme dans les pays sociaux-démocrates.

Dans cette optique, la contribution de Mme Francine Lalonde à la revue *Possible* (hiver 1987), met clairement en évidence les limites organisationnelles des groupes stratégiques au Québec et au Canada. Commentant avec trois autres invités l'ouvrage de mesdames Bellemare et Poulin Simon, l'ex-ministre péquiste rappelle avec pertinence la diversité de ces « agents sociaux », leur indépendance vis-à-vis des partis politiques et, à certains égards, leur faiblesse. Autant de facteurs qui compliquent singulièrement la réalisation d'un forum efficace à l'échelle canadienne. Ce qui diminue en rien par ailleurs l'espoir qu'elle place dans l'objectif du plein emploi.

De son côté, Gabriel Gagnon invite les deux économistes à dépasser l'analyse organisationnelle pour s'interroger sur le « type » de croissance pour l'avenir et la « nature » du travail de demain. Le sociologue se demande, par exemple, s'il est exact de confondre le travail et l'activité rémunérée.

Dans le même ordre d'idées, Patricia Leblanc s'interroge sur la qualité des emplois, imaginant une « société où le travail socialement nécessaire mais hétéronome (laissant peu de contrôle) serait partagé entre l'ensemble des individus aptes au travail, chacun ne l'occupant que pour une courte période de sa vie ». Voilà une vision qui ferait sans doute frémir les nouveaux dirigeants chinois.



Les dots chez les religieuses

LES DOTS DES RELIGIEUSES AU CANADA FRANÇAIS, 1639-1800
Micheline D'Allaire
Hurtubise HMH, Montréal, 1986, 244 pages

PROFESSEUR au département d'histoire de l'Université d'Ottawa, Micheline D'Allaire poursuit, avec cet ouvrage, sa patiente reconstitution de certains aspects de la vie sociale du Canada français. Après une incursion dans l'histoire plus immédiate qui s'est soldée par un important ouvrage sur la crise qui a secoué les communautés religieuses du Québec durant la Révolution tranquille, l'auteur lève le voile sur une pratique depuis longtemps disparue : les dots exigées des postulantes à la vie religieuse.

Ces dots, régies par une double législation ecclésiastique et civile, devaient assurer aux communautés une réserve pour garantir la subsistance de ses membres en cas de disette, de pénurie ou autres difficultés matérielles majeures. Micheline D'Allaire évoque des cas précis où l'une ou l'autre communauté de femmes a dû effectivement puiser à cette réserve, habituellement investie en France conformément aux mandements de l'époque. Il ne s'agissait donc pas, comme le voudrait une

interprétation simpliste, de garnir les coffres des communautés pour constituer des trésors.

Du travail minutieux mené par l'auteur, une double constatation se dégage. En premier lieu, nos ancêtres n'étaient pas fortunés. Les communautés ont rapidement imaginé mille accommodements pour accepter une candidate de choix, mais dont la famille ne pouvait acquitter la dot, ne serait-ce que sous forme de produits de la ferme. De même, ces communautés de femmes, un moment dominées par les dames issues de la noblesse locale, se sont assez rapidement démocratisées et ont, de fait, reflété la transformation de la société d'ici sous le nouveau régime.

Un ouvrage qui repose sur une documentation de première main et qui se structure selon les lois de la méthode historique permettant une appréciation rigoureuse de phénomènes sociaux trop souvent considérés comme secondaires.

— PAUL-ANDRÉ COMEAU

Georges Dumézil

Introduction simple à une oeuvre complexe

ENTRETIENS AVEC DIDIER ÉRIBON
Georges Dumézil
Gallimard, coll. Folio Essais, Paris, 1987, 221 pages

YOLAND SÉNECAL

PEU DE TEMPS avant sa mort, Georges Dumézil avait accepté d'accorder ses *Entretiens* au journaliste Didier Éribon, lesquels viennent de paraître à titre posthume. Celui qui voulait s'effacer derrière son oeuvre se confie enfin...

Spécialiste de la mythologie comparée des Indo-européens et philologue (il maîtrisait plus de trente langues), Dumézil a fait franchir aux sciences sociales des seuils épistémologiques sans lesquels beaucoup de travaux n'auraient pu être possibles. On a également vu en lui le père du structuralisme, ce qu'il récuse. Mais il est certain que son influence a été considérable sur des auteurs aussi importants que Foucault et Lévi-Strauss.

Sa jeunesse, ses études, ses débuts

difficiles dans le monde universitaire, ses séjours en Turquie, le tâtonnement des premières recherches, la découverte de 1938 — qui allait orienter ses futurs travaux —, le Collège de France, l'Académie française (1978) : c'est tout cela qui nous est relaté au fil des entretiens de Georges Dumézil, et bien d'autres choses encore.

Quelle fut-elle, cette découverte de 1938 ? Dumézil nous en rapporte la genèse : « Je pris garde à une homologie... Dans l'Inde, les *brahmana*, prêtres, forment la première des classes hiérarchisées, les autres étant les *ksatriya*, guerriers, et les *vaicia*, masse des producteurs. Et à Rome, il y a trois *flamines majores* et trois seulement, hiérarchisés, ceux de Jupiter, Mars, Quirinus. Un regard plus attentif sur ces deux romains en 1938 mit en évidence le principe de leur distinction et de leur association : Jupiter est le plus grand dieu, maître des augures et garant de la durée de Rome ; Mars est le dieu de la guerre ; Quirinus, dieu complexe, porte dans son nom l'en-

semble du peuple groupé dans ses curies, et les seules interventions connues de son flamme se produisent dans des fêtes concernant, à diverses étapes, le soin des grains nourissiers. »

Dumézil allait ainsi montrer le schéma trifonctionnel qui marqua la plupart des sociétés dont la souche était indo-européenne. En simplifiant, on peut le décrire ainsi. Il existe trois catégories assurant trois fonctions différentes : ceux qui assurent la souveraineté et la défense du groupe (les guerriers), ceux qui assument le lien avec le divin (les prêtres), les producteurs des biens matériels enfin. Ce schéma se retrouve — ne serait-ce qu'au niveau mythique — dans des régions et des époques très différenciées : Rome, l'Inde, l'Irlande, la Scandinavie, l'Europe médiévale, etc.

Dumézil prend soin de souligner qu'il s'agit là d'un trait particulier au monde indo-européen ; d'autres groupes préférant un cadre binaire. Impossible, en revanche, d'en connaître l'origine. « On ne peut que rêver sur les causes, dit-il à Éribon. Seul se constate, seul donc est important, à travers ses prolongements divergents dans l'histoire, l'effet de ses causes. » Dans ses travaux, par ailleurs, Dumézil montrait l'importance des mythes dans l'histoire des sociétés, dont nous avons donné ici un exemple (« Les mythes fondateurs de la France », LE DEVOIR du 5 janvier 1987).

Et si on découvrait que le modèle trifonctionnel indo-européen n'est qu'une construction issue de l'imaginaire du mézilien ? Il s'en accommode fort bien : « À supposer que j'ai totalement tort [...] il suffira de me changer de rayon dans les bibliothèques : je passerai dans la rubrique romans. »

L'intérêt du livre évoqué ici est d'introduire de façon simple à une oeuvre complexe. On y découvre également en Dumézil un homme modeste et un philosophe : la guerre, dit-il, lui a donné « le sentiment de l'extrême fragilité de ce qu'on fait jour après jour. La vie est un jeu. On joue et puis, et puis un beau jour, sans raison, le jeu s'arrête ». Pour sa part, Georges Dumézil a cessé de jouer le 11 octobre 1986.

— P.-A. C.

Pour sortir de la jungle des lois

LE GUIDE DES LOIS SOCIALES

Jacques Beauchemin, Pierre Leduc, Victor Leroux et Denis Racicot
Les Éditions Saint-Martin, Montréal, 1986, 277 pages

L'AUTO-SANTÉ DES INDIVIDUS ET DES GROUPES AU QUÉBEC

Alfred Dumais et Johanne Lévesque
Institut québécois de recherche sur la culture, 1986, 233 pages

DEUX OUVRAGES différents qui répondent, à leur façon, aux questions que provoque la nécessaire relation des citoyens avec le réseau des services publics ou parapublics.

Dans un langage clair, avec une table des matières rédigée avec intelligence, les auteurs du *Guide des lois sociales* dressent l'inventaire d'à peu près toutes les situations où le simple citoyen est soumis à la loi ou doit transiger avec l'un ou l'autre des gouvernements. Du recours ultime à l'ombudsman en cas de problème majeur avec les services de l'État jusqu'à l'heure inévitable de la retraite, sans oublier les ennuis éven-

tuels avec la justice en cas de conduite en état d'ivresse, le répertoire est exhaustif.

Ce guide remplace et complète un manuel analogue que le gouvernement du Québec avait eu la bonne idée de publier à la fin des années 70.

Alfred Dumais et Johanne Lévesque ont mené, dans le domaine de la santé et de la médecine alternative, une enquête en profondeur. Cette recherche exhaustive permet de découvrir tout un monde nouveau, souvent présenté de façon cavalière. Il ne s'agit pas d'une étude sociologique classique avec tableaux et graphiques. À partir d'un inventaire dans un secteur qui prend de plus en plus d'ampleur au Québec, ils dégagent plutôt un portrait et tentent une interprétation de ce monde nouveau. Au moment où se multiplient les interrogations sur la médecine officielle, sur l'organisation institutionnelle des services de santé, cette démarche oblige à une remise en question d'un certain nombre de « vérités ».

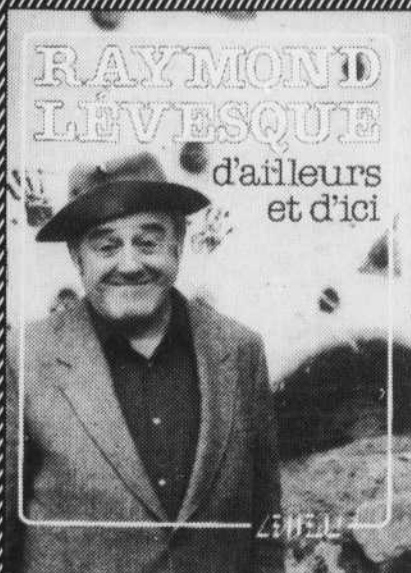


80 p., 9,95\$

Distribution en librairie: Diffusion LOUGAROU — 326-1431

Après cinq ans d'absence, la rentrée d'André Major

Collection «Novella» dirigée par André Carpentier



EN VENTE CHEZ VOTRE LIBRAIRE 14,95\$

Plus que le récit d'une vie, le souvenir d'une génération et d'une époque. Raymond Lévesque nous parle dans l'intimité des confidences et chacun en appréciera la grande humanité.

D'AILLEURS ET D'ICI
Raymond Lévesque
Collection
"Mon pays, mes chansons"

LE MÉTAL ÉDITEUR

5111, avenue Durocher
Outremont Qc. H2V 3K7
Tel. 273-1460

WORDPERFECT
par la pratique
Susan Baake Kelly



37,95\$

412 pages

WordPerfect par la pratique est un ouvrage destiné aux utilisateurs désireux d'acquiescer une parfaite maîtrise de ce puissant logiciel de traitement de texte (version 4, 1).

L'ouvrage est divisé en trois parties indépendantes qui permettent au lecteur de consulter aisément le livre pour un problème spécifique.

La première partie guide le débutant dans l'éditorial, la sauvegarde et l'impression d'un premier document.

La deuxième partie traite des techniques évoluées offertes par WordPerfect qui permettront à l'utilisateur d'adapter le produit à ses propres besoins: formatage de pages, contrôle d'imprimante, index, listes, tables des matières, numérotation de paragraphes, colonnes de journaux, titres courants et notes.

La troisième partie traite des caractéristiques les plus spécifiques de WordPerfect:

- Sécurité des fichiers.
- Fusion de documents.
- Tris et sélections.
- Colonnes mathématiques.
- Création de macro-instructions.
- Le vérificateur orthographique.

Des annexes détaillées regroupent les différents commandes, fonctions et codes du programme ainsi que la description complète et l'installation du logiciel sur différents systèmes.

Éditions SYBEX

Diffusion: Duffulivre inc.
en vente chez votre libraire

Les Belles Rencontres de la librairie HERMÈS

samedi 4 avril
de 14h à 16h
JACQUES BOULERICE
auteur de
APPARENCE
Éditions Belfond

samedi 11 avril
de 14h à 16h
MICHELLE LEGENDRE
auteure de
MARIONNETTES
ART ET TRADITION
Éditions Leméac

vendredi 17 avril
de 17h à 19h
MICHELE CAUSSE
auteure de
()
aux Éditions Trois

samedi 18 avril
de 14h à 16h
JEAN ROYER
auteur de
DEPUIS L'AMOUR
Éditions L'Hexagone

samedi 25 avril
de 14h à 16h
ANDRÉ MAJOR
auteur de
L'HIVER AU COEUR
XYZ Éditeur

Venez regarder avec nous
APOSTROPHES
le dimanche à 14h30

de 9 à 9
362 jours par année

1120, av. laurier ouest
outremont, montréal
tél.: 274-3669

Monseigneur Moreau ou la canonisation de l'esprit



Jean

ETHIER-BLAIS

▲ Les carnets

L'HISTOIRE suscite les passions les plus exigeantes, puisqu'elles touchent à l'être national. Pour qu'elles s'atténuent, il faut que passe le temps, ce guérisseur. Dans notre cas, à nous qui vivons en état de crise permanente, qui refusons d'affronter la seule solution valable, les passions historiques ressemblent à une table gigogne : elles s'imbriquent les unes dans les autres, en sorte que l'image d'un Louis-Hippolyte La Fontaine (sûrement brave homme) reste entachée de couardise, celle du grand Papineau, d'aristocratie. Et dans cette optique, il s'agit d'histoire de la politique politicienne. En religion, il faudra attendre longtemps avant que nos élites reconnaissent le rôle primordial et créateur que les prêtres ont joué dans la formation de notre nation. Les résidus idéologiques créent un engorgement. Lorsque les passions se seront apaisées, on reconnaîtra l'intérêt que présente ce volet de notre démarche collective. Par goût du pouvoir, par souci de le conserver, la hiérarchie a eu tendance à voiler son action, à occulter les personnalités religieuses qui, d'une époque à l'autre, la dominaient. Cependant,

par-delà les évêques affairistes, notre Église a produit des hommes de haute spiritualité, qui, les pieds bien plantés sur notre sol, ont su s'élever au-dessus des contingences, accéder à la vie de l'âme, dans toutes ses virtualités. Je viens de découvrir l'un d'eux, grâce à la biographie que lui consacre M. Jean Houpert ; il s'agit de Mgr Moreau, quatrième évêque de Saint-Hyacinthe (1824-1901). Une figure solitaire, généreuse, réconciliatrice et haute.

M. Jean Houpert est d'abord un historien de la littérature, un barrésien, préoccupé par le développement des idées. Lorrain d'origine, venu très jeune à Montréal, il a joué un rôle prépondérant dans l'équipe des lettrés qui enseignèrent la littérature et l'histoire à l'Université de Montréal après la guerre. Ce fut l'époque de Camus et de Sartre ; ce fut aussi celle où un grand nombre d'entre nous découvrit Gabrielle Roy et Saint-Denis-Garneau. Les collègues de Jean Houpert s'appelaient Groulx et Frégault, Michel Brunet, le chanoine Sidéau, Pierre Angers, Roger Duhamel. Avec le recul du temps, ces noms sonnent à mes

oreilles comme de la musique. Ses racines lorraines, Jean Houpert les a replantées dans notre sol. Il est devenu plus l'un de nos nôtres que nous-mêmes. Parvenu à l'âge des belles et profondes méditations, il ouvre le livre de notre histoire en son milieu et en fait surgir la figure de Mgr Moreau, qui fut un sage et un saint. En réalité, Jean Houpert raconte l'histoire du 19^e siècle, vécue par un personnage privilégié qui se développe avec lui.

La vie du saint homme est unie, résolument simple. Il naît dans une famille de paysans. Au début 19^e siècle, bien malin celui qui aurait pu proclamer ses origines prolétaires. Le jeune Louis-Zéphyrin (car tel est son prénom) est vite perçu par son entourage comme un sur-doué. Il sera donc prêtre, latin, grec et tout le saint-frusquin, ce qui enchante le jeune homme. Il aime Dieu plus que tout. Sa spiritualité n'aura rien d'extravagant. Ni visions, ni lévitations, mais une vie consacrée à apprendre l'humilité parmi ses camarades, au séminaire ; curé, avec ses outils ; humble surtout sous la mitre, anneau pastoral au doigt et crosse en main. Mgr Moreau a appris la douceur. Je me demandais, le suivant presque pas à pas dans sa vie de grand sédentaire, s'il n'avait pas dominé sa nature en l'inférisant d'abord dans le sens de la charité perpétuelle. Je dis : vie sédentaire. En effet, Mgr Moreau est l'homme d'un coin de patrie. Il ne connaît qu'un ciel, celui qui éclaire son diocèse. On ne peut devenir un grand méditatif, réfléchir à long terme qu'ainsi, dans une présence

inamovible, dans le choix de la sédentarité, dans la méditation solitaire. À cet égard, toutes les religions se ressemblent. Kant ou Bergson furent les hommes d'une seule pièce, leur cabinet de travail. Pascal, aux prises avec ses visions intellectuelles, se terre dans sa chambre. Tout le malheur des hommes, écrivait-il, vient de ce qu'ils ne peuvent rester dans la leur. En voyant Mgr Moreau s'accrocher à son petit univers comme une huître à son rocher, je me disais que notre mode de vie nous interdit cet approfondissement de l'être. Je connais des gens qui ne sont à l'aise que le derrière confortablement au repos dans un fauteuil d'avion. Ils me font penser à la tortue de La Fontaine ; entre les nuages, à quoi pouvait-elle bien penser ?

Mgr Moreau se situe au centre mystique de l'indifférence d'origine divine. Pourtant, sa vie s'accomplit selon les rites de son temps. Elle a cette particularité d'être ouverte sur les réalités idéologiques qui l'entourent. Nous imaginons trop souvent le 19^e siècle comme un bloc monolithique, à l'opposé du nôtre, que nous concevons comme dynamique et riche en contradictions. Nos descendants nous verront peut-être sous un autre jour. Mgr Moreau vécut à une époque de luttes de pensée intenses. Le président de l'Institut canadien, Dessaulles, était seigneur de Saint-Hyacinthe et neveu de Papineau. L'élite intellectuelle et administrative québécoise était divisée contre elle-même. Les évêques se faisaient remarquer par leur

intransigeance. Seul Mgr Moreau ne prenait pas position, s'inclinant par principe devant la personnalité libre de l'âme. L'indifférence mystique débouche sur cette conception éternelle des choses.

Avant d'être un saint, Mgr Moreau fut donc un homme. Cela paraît une nécessité absolue. Pourtant, non. Combien d'entre nous sont des hommes véritables ? Je n'en veux donner qu'un exemple. Avant de devenir évêque de Saint-Hyacinthe, l'abbé Moreau y fut le conseiller de ses trois prédécesseurs, à tel point dans l'ombre, mais efficace, que les Hyacinthois l'élirent par acclamation, avant qu'il ne fût coopté par les évêques eux-mêmes. Notre siècle est celui de l'improvisation, parfois brillante. J'admire les hommes de l'ombre, qui acceptent d'être les conseillers des principes. C'est qu'à l'instar de Mgr Moreau, ils affectionnent la réalité du pouvoir. Dans le maniement des hommes, oeuvrer dans l'ombre, c'est souvent posséder la proie. L'action de Mgr Moreau se caractérise de la façon suivante : il était juste (donc charitable), visionnaire (donc politique) et il savait écrire. J'avouerai que ce dernier point, sur lequel M. Jean Houpert, lettré jusqu'au bout des ongles, insiste, me rend le vénérable évêque sympathique. Pour la justice, je me rends compte qu'il est impossible de l'exercer, si l'on est emporté. Du reste, la justice existe-t-elle ? Mgr Moreau était un violent qui avait appris à dominer sa nature. Il n'agissait qu'avec circonspection et délicatesse. On le disait bon. On

l'aimait. Les peuples se trompent rarement dans le jugement qu'ils portent sur les hommes publics. Au 19^e siècle, un évêque était cela, éminemment. La réputation de « sainteté » de Mgr Moreau se répandit donc vite. On lui attribuait des miracles. Il en souriait, incrédule.

Visionnaire, il établit à Saint-Hyacinthe de nombreuses congrégations. On lira avec un sourire en coin l'histoire de l'établissement ici des dominicains français. Le paternalisme culturel n'est pas d'aujourd'hui. Mais les Québécois ont en eux une force d'inertie atavique ; faute d'autre chose, c'est ce qui explique que nous soyons encore là. Ces congrégations, ces ordres, ont subi depuis un quart de siècle une cure violente d'amaigrissement. Ce qui ne veut pas dire que l'esprit clérical a disparu, loin de là. Les « mouvements » de tous ordres abondent en vocations manquées. Il ne faut pas oublier que les congrégations religieuses représentaient, au 19^e siècle, un refuge pour beaucoup d'intellectuels. Ainsi, j'ai toujours cru que l'élite québécoise s'est trouvée, pendant un siècle, dans les missions de Chine et d'Afrique. L'imagination créatrice des Québécois ne trouvait pas sa place ici. Cela a-t-il beaucoup changé ?

Je quitte à regret Mgr Moreau, saint homme, saint et homme. Il était petit et laid. Je lui trouve une ressemblance à Pie XI Ratti. À Rome, on l'a déclaré vénérable ; sera-t-il canonisé quelque jour ? Est-ce bien nécessaire ? Il y a aussi la canonisation de l'esprit.

En prison

Suite de la page D-1

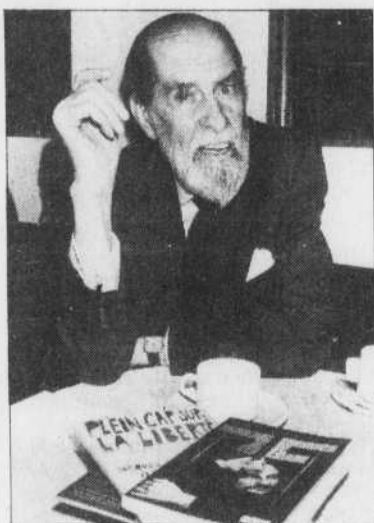
sentant un ensemble de textes écrits par des détenus. « L'important, pour lui, n'est pas de tout dire, mais de prendre la parole simplement. »

Jean-Pierre Régi ne croit pas que son manuscrit soit assez « bon » pour être publié. Mais il n'a pas l'intention d'abandonner. Il a déjà un autre livre en marche. « Peut-être sera-t-il mieux que le premier », confie-t-il.

Il termine actuellement son cécép à l'intérieur des murs de la prison en espérant pouvoir s'inscrire en littérature à l'université une fois libéré.

D'autres détenus qui ont participé au concours Raymond-Boyer ou qui ont écrit en prison sont moins modestes ou plus ambitieux. « Je continue à sonder les maisons d'édition sans obtenir les résultats espérés », écrit l'un d'eux avec une pointe d'amertume.

« En général, le français est très faible », constate l'éditeur Jacques Lanctôt (VLB), ancien activiste politique qui connut lui-même la prison et l'exil. Il a d'ailleurs écrit derrière les barreaux un livre intitulé *Affaires courantes* (1982).



Raymond Boyer

« Il faut, précise-t-il, faire la différence entre quelqu'un qui est plus scolarisé et qui raconte son expérience et le manuscrit de création littéraire qui est souvent assez mal foutu même s'il représente « le cri du cœur ».

Les textes auraient besoin d'être corrigés, d'être retravaillés avec un professeur comme l'a fait Jacques

Garneau avec ses « élèves ».

« C'est un trop long travail d'édition, très accablant et à peu près impossible à faire, d'autant plus que les auteurs n'ont pas la liberté de leurs déplacements, constate Jacques Lanctôt. Il s'agit généralement de personnes qui ont découvert cette ressource en prison. C'est une occasion de se retrouver... tu es tellement baillonné. C'est un moyen d'expression qui a une valeur de thérapie, mais pas de valeur littéraire pour être publié, sauf quelques exceptions. »

VLB Éditeur reçoit en moyenne huit à dix manuscrits par semaine. Il en publie autour de vingt par année. « Les manuscrits qui nous viennent des détenus ne sont pas plus mauvais que l'ensemble de ce que nous recevons. Ce que nous recherchons, c'est un manuscrit de qualité autant par sa forme que par son contenu, indique Jacques Lanctôt. Le sensationnalisme ne nous intéresse pas : il faut que ce soit littéraire. »

L'écriture en prison ne permet pas à tous de devenir écrivains. La création littéraire apporte cependant à un grand nombre de détenus « l'évasion nécessaire », elle devient une « activité salvatrice » comme ce le fut pour Jacques Lanctôt.

— Renée Rowan

Paul Ohl

Suite de la page D-1

Quand au GI, il avait raison. Paul Ohl deviendra soldat et pas n'importe quel soldat. Comme pour se venger des interdictions maternelles, il entre dans l'armée comme pour aller physiquement au bout de lui-même. Lieutenant parachutiste dans le Royal 22^e Régiment, il se spécialise dans le corps à corps et les techniques d'infiltration clandestine. Il joue et joue bien à trancher la gorge de l'ennemi d'un coup sec, rapide et unique. Non seulement sait-il très bien comment tuer, mais il enseigne comment le faire avec toujours plus de précision. Il a la mort au bout de ses doigts et peut me tuer d'une seule main pendant que nous mangeons tranquillement. J'aurais peur de détenir ce pouvoir suprême. Lui pas. « Le karaté est essentiellement défensif et poussé à sa limite, à sa perfection, il confère une sorte de supériorité morale qui entraîne dans un processus de non-violence totale et absolue. » Le moine et le Katana : le sabre qui est l'âme du samouraï. Ils ont comme compagnon la mort, la mort recherchée, la mort honorable, la mort qu'on invente pour atteindre à l'ultime brillance.

Paul Ohl est fasciné par la violence et par la mort. Avec Hubert Aquin qui le convainquit de se lancer dans la littérature épique, il ne s'entretenait presque d'un seul sujet : la Mort. Ils inventaient des morts. « Imagine, dit Aquin dans une de ces conversations qui étaient interminables, imagine qu'on prend un avion à Saint-Hubert et qu'à l'ouverture des Olympiques on pénètre dans le stade et qu'on s'écroule dans la foule. » Aquin avait déjà deviné les sentiments et les émotions de la dernière seconde. Paul Ohl, lui en était totalement incapable.

Il est intérieurement et passionnément homme de mesure, mais il ne souhaite pas avoir celle d'Aquin. Cependant, il va au bout de tout ce qu'il entreprend, allant, par exemple, jusqu'à consommer durant trois mois des stéroïdes anabolisants pour comprendre vraiment les effets de ces pilules magiques sur les athlètes qu'il côtoie. Mesure parfois candide dans ses dénonciations du « marché de la chair » que constitue le sport professionnel, mais mesure utile quand il publie *La Machine à tuer* ce réquisitoire violent contre le monde pourri de la boxe professionnelle au Québec.

Mais son ultime mesure aura été jusqu'ici, intellectuelle : la fabrication de son premier vrai roman, *Katana*, sous-titré « Le roman du Japon ». Car c'est bien un pays qui est le héros principal de cette épopée fascinante. Pour nous dire le Japon, Ohl est comme entré en religion, se convertissant patiemment et méthodiquement aux enseignements d'une civilisation qui lui avait donné le pou-

voir de tuer de sa main nue. Dix années d'immersion. Six longues années de recherche. Cent vingt-sept ouvrages majeurs consultés sur l'histoire du Japon de même qu'une centaine d'autres pour découvrir les secrets et les traditions de la cérémonie du thé, de l'arrangement floral, des cérémonies shintoïstes du théâtre No, etc. Puis trois années d'écriture, miné par un doute angoissant qui l'emmena à s'arrêter d'écrire après 250 pages. La femme qui lui aime lui dit alors qu'il devait à tous ceux qui l'avaient soutenu depuis le début, de terminer ce livre. Et Paul Ohl qui déjà était un peu Japonais, avait le sens du devoir : il termina les trois cents dernières pages.

Voilà. Il doit partir pour assister à une conférence fédérale-provinciale de hauts fonctionnaires. Je lui pose la question que les interviewés trouvent toujours idiote, mais qui dans le fond, est la seule question. « Qu'aimez-vous dans la vie ? » Et pour la première fois de ma vie, j'entends : « Tiens, c'est une question que je ne me suis jamais vraiment posée. » Il y pensera et on se rappellera le lendemain.

Il fit patiemment son exercice. Le lendemain au téléphone, il me dit : « Ce que j'aime le plus dans la vie, c'est le temps perdu, parce dans cette société qui le critique tellement, le temps perdu nous permet de découvrir les trois grâces : la liberté qui perpétue l'état d'enfance, l'amitié qui défie toutes les aberrations et la beauté qui permet de sublimer les sens et de conserver la capacité d'émerveillement. »

Décidément, M. Paul Ohl, 46 ans, les cheveux courts, ci-devant parachutiste et maintenant directeur du sport d'élite au ministère des Loisirs, est un bien curieux fonctionnaire.

— Gil Courtemanche

Dimanche

Suite de la page D-1

chapitre au vol... tout en jetant un coup d'oeil, pourquoi pas, à la charmanche voisine.

Et pour le libraire, quelle merveille ! Pas de fournisseurs, moins de téléphone, pas d'étudiant hilare qui brandit sa bibliographie mal imprimée en sortant d'un cours obligatoire qui l'ennuie jusqu'aux oreilles (j'en ai déjà entendu un lancer d'une seule traite « Avez-vous ça l'Étranger-de-Camus ? Mais j'sais pas c'est qui l'auteur »).

Et puis le libraire peut discuter avec le client de littérature, ce qui est bien le sens même de ce métier passionnant trop souvent réduit au démenagement des cubicules croulant sous les nouveautés. Les clients passent donc plus de temps à bouquiner le dimanche, et les libraires que j'ai rencontrés font à peu près autant d'argent (sinon plus) que n'importe quelle autre journée de la semaine, pour des heures d'ouverture moins longues.

Le succès des librairies du dimanche dépend essentiellement du quartier. Il faut être situé là où la promenade est naturelle et où se retrou-

vent bars, restaurants et boutiques. À Montréal, sur la morne Plaza Saint-Hubert, Raffin n'ouvre pas le dimanche. Et dans les Centres d'achats déserts, seul le Scorpion de Laval semble avoir tenté l'expérience, à cause de l'animation générée par les populaires cinémas Laval.

Selon la responsable de l'Association des libraires, Louise Rochon, « sur les 175 librairies agréées du Québec entre 50 et 75 ouvrent le dimanche. Tout dépend de la situation géographique de la librairie dans sa ville ou sa région. Dans les Laurentides, au Saguenay/Lac Saint-Jean, il y a des librairies ouvertes le dimanche seulement pendant l'été, en liaison avec la présence des touristes ».

D'après Mme Rochon, il y aurait une quinzaine de librairies agréées ouvertes le dimanche à Montréal — auxquelles on peut ajouter les soldes, les tabagies et Maisons de la Presse qui vendent des livres, etc.

Dans la métropole on pourrait d'ailleurs établir un véritable trajet autour de l'axe Sainte-Catherine/Saint-Denis. Déjà à l'est de Saint-Denis vers Papineau on trouve de quoi bouquiner. Passé la cohue des bars et des *pushers* autour du Théâtre Saint-Denis, on monte la côte de la rue Sherbrooke et on entre dans un véritable royaume, librairies du Square, Centre éducatif et culturel, Paulines, Flammarion, Champigny, etc. et ce jusqu'à Laurier, où l'on tourne pour en visiter quelques autres jusque chez Hermès, où tous les dimanches un téléviseur trône dans la place pour permettre aux visiteurs d'écouter *Apostrophes* en reprise. Elisabeth Marchaudon, toujours fidèle au poste, rêve à voix haute d'ouvrir 24 heures sur 24, comme à New-York. Un *must* pour les drogués de Garcia Marquez, en manque à 4 heures du matin.

On retrouve aussi des librairies du dimanche plus isolées, comme Renaud-Bray qui tient le haut du pavé autour de l'Université de Montréal (ouvert de toute façon tous les jours jusqu'à minuit).

Alors, peut-être ne manque-t-il que des librairies-café et des librairies-bars pour garantir le bonheur du promeneur du dimanche...

— Paul Cauchon

MARILYN FRENCH

L'HISTOIRE UNIVERSELLE DE LA FEMME



MARILYN FRENCH

LA FASCINATION DU POUVOIR

ACROPOLE

En vente chez votre libraire

TOUS LES DIMANCHES

20% SUR TOUS LES FORMATS DE POCHE

► SUR NOS 10 BEST-SELLERS DE LA SEMAINE

flammarion

st-denis

dimanche ouvert de 12 h à 18 h

4380 St-Denis près de Marie-Anne 284-3688

MT ROYAL

ST-DENIS

MARIE-ANNE

Faut LE DEVOIR pour le croire!